

# LES ARTS

CAHIER  
**B**

**CINÉMA:**  
**PATHÉTIQ...**  
**PAGE B 3**

**THÉÂTRE:**  
**LES 15 JOURS**  
**DES RÉGIONS**  
**PAGE B 4**

**GARGOUILLES**  
**ET**  
**GARGOUILIS**  
**PAGE B 8**

**DISQUES**  
**page B 5**  
**ARTS VISUELS**  
**page B 7**  
**MUSIQUE**  
**page B 8**

## AU DELÀ DES PLUMES ET DES CLICHÉS

SOURCE: PRÉSENCE AUTOCHTONE



PRÉSENCE AUTOCHTONE, UNE MANIFESTATION QUI RENCONTRE LE PUBLIC PAR L'ENTREMISE DE LA MUSIQUE, DE LA PEINTURE, DES MÉTIERS TRADITIONNELS ET DU CINÉMA DES ABORIGÈNES DE PAR LE MONDE, REPREND SES DROITS SUR LE QUARTIER LATIN DU 8 AU 22 JUIN. L'ÉVÈNEMENT, NÉ D'UNE VOLONTÉ DE RÉCONCILIATION, DANS LA FOULÉE DE LA CRISE D'OKA, EST EN PASSE DE DEVENIR UNE CÉLÉBRATION DE LA CULTURE AUTOCHTONE DANS TOUS SES ÉTATS.

**BRIAN MYLES**  
LE DEVOIR

**L**es bureaux abritant l'organisation de Présence autochtone sont à l'image des origines du festival: modestes.

Le plâtre s'effrite sur les murs intérieurs de l'immeuble, et sur les calorifères sont apparues des taches de rouille. Pour tenir la fenêtre de la salle de conférence ouverte en une matinée humide, la brosse du tableau a été réquisitionnée. Sur le tableau apparaît un diagramme de forme conique. S'agit-il d'un tipi? Que non! C'est une illustration de l'effet d'une projection au «cristal liquide». Il reste moins d'une semaine avant le lancement de la 9<sup>e</sup> édition de Présence autochtone, ce qui fait qu'André Dudemaine et une dizaine de personnes travaillent d'arrache-pied au local de Terres en vues, l'organisme qui chapeaute le festival. Tout doit être fin prêt pour que les Montréalais assistent en grand nombre à cette manifestation autochtone et inuit, sous le thème «Les territoires de la création».

### Sans fard et sans plumes

Préparez-vous à subir une transformation, lançait André Dudemaine à la presse, la semaine dernière, lors du dévoilement de la programmation du festival. Transformation parce que Présence autochtone offre un condensé de la culture autochtone qui se présente sans fard, sans plumes et sans clichés. Près des deux tiers des 111 films et vidéos qui seront présentés sont le fruit de créateurs autochtones, explique M. Dudemaine. «Le public est tellement habitué à voir les Premières Nations à travers une fenêtre, une grille, une lunette d'approche, poursuit-il. Et là, on enlève la fenêtre, la grille ou la lunette, et vous voilà avec les Premières Nations. C'est un ébranlement des certitudes, une découverte de la multiplicité des réalités autochtones qui est insoupçonnée de l'extérieur.»

VOIR PAGE B 2: AUTOCHTONE

ARTS

AUTOCHTONE

La célébration de la culture autochtone se déroule dans un contexte beaucoup plus propice que lors de la première édition du festival

SUITE DE LA PAGE B 1

Diversité et multiplicité se révèlent déjà présentes dans la programmation. À titre d'exemple, *This is Chiapas*, un documentaire d'Elio Gelmini, offre un regard sensible et lyrique sur le mouvement zapatiste au Mexique. *Quamasan Warmi*, un film bolivien de Jose Miranda, se veut une fiction historique rendant hommage à une femme qui a mené la résistance de son peuple, Gregoria Apaza, et qui a participé au siège de La Paz en 1781. Dans *Tribal Tobacco Policies*, la réalisatrice Carole Nee-Takey Marie, des États-Unis, traite du débat sur l'usage du tabac en faisant parler des anciens des communautés indiennes de Californie sur la tradition et le bon usage de la plante sacrée lors des cérémonies.

*Antropofagia visual — Video Cannibalism* est un documentaire qui montre la réaction des Indiens vivant dans une région isolée du nord du Mato Grosso à l'arrivée de la vidéo dans leur village. Après avoir vu plusieurs films dramatiques, dont *Robe noire*, ils décident de faire leur propre mise en scène, qui sert également d'avertissement aux éventuels chercheurs d'or. *Sky Bones* est consacré à l'artiste mexicain Domingo Cisneros, qui s'est intégré au monde autochtone du Québec. Dans *David with F.A.S.*, le réalisateur Gil Cardinal documente la vie de David Vandenberg, qui a souffert du syndrome de l'alcoolisme fœtal touchant cruellement les enfants nés de mères alcooliques. Des documentaires, des films d'animation et des œuvres expérimentales sont au pro-

gramme, ce qui témoigne de la diversité du cinéma autochtone, affirme André Dudemaine.

Pas mal de chemin

Il faut savoir qu'en plus des 111 films et vidéos à l'affiche à la Cinéma-thèque québécoise et au Cinéma ONF — soit le double de l'an dernier —, Présence autochtone offre également une série de spectacles et de performances, entre autres à la place Emilie-Gamelin (métro Berri). Pas si mal pour un festival qui avait attiré de 200 à 300 personnes lors de l'édition inaugurale, dotée d'un budget de 7000 \$, en 1991. Aujourd'hui, Présence autochtone dispose d'un budget de 400 000 \$. Les différents paliers de gouvernement en assurent environ 60 % des coûts. La célébration de la culture autochtone se déroule également dans un contexte beaucoup plus propice qu'auparavant. La première édition suivait de quelques mois la crise d'Oka, un événement qui allait cristalliser les tensions entre les Blancs et les Amérindiens pour les années à venir.

Présence autochtone est un festival qui s'adresse au grand public

L'an s'est terminé sur une note positive, avec un spectacle-bénéfice auquel avait participé Richard Desjardins, ce qui avait permis d'amasser les 7000 \$ nécessaires pour équilibrer le budget. Présence autochtone n'a jamais fait de déficit, jamais, lance fièrement André Dudemaine. Le plus dur fut de convaincre les gouvernements d'embarquer dans l'aventure, et maintenant qu'ils ont accepté de financer Présence autochtone, M. Dudemaine et ses alliés essaient de les convaincre de leur accordier un financement stable, à réévaluer à tous les trois ans.

Présence autochtone a sa raison d'être, croit André Dudemaine. «C'est un festival qui s'adresse au grand public, parce que ça devient un lieu de rencontre avec les cultures amérindiennes et inuit.»

«La plupart du temps, les autochtones sont visibles par la voie des négociations. Comme ce sont des sociétés qui redéfinissent leur espace économique et politique, les négociations prennent une place extrêmement importante, si bien qu'il y a des distorsions qui se font. C'est comme si on ne connaissait les infirmières que par le syndicat des infirmières, poursuit M. Dudemaine. Ça ne fait pas bonne figure parce que, quand on revendique, on n'est pas très populaire.»

Pour bien connaître quelqu'un, il faut d'abord connaître sa culture, conclut-il.

À Québec

Le cas Dallaire

Le Musée du Québec propose jusqu'au 29 août une exposition rétrospective de l'art de Jean Dallaire

NATHALY DUFOUR

Pourtant prisée des collectionneurs privés, l'œuvre du peintre Jean Dallaire (1916-1965) souffre d'une méconnaissance plutôt généralisée. Un bref survol des manuels d'histoire de l'art contemporain canadien confirme le traitement plus que succinct réservé à ce Hullois d'origine. L'incapacité à catégoriser de façon stricte le style de Dallaire a certes joué dans cette marginalisation. Ajoutez à cela un parcours volontairement sis hors des assises traditionnelles du marché, un intense besoin de liberté rendant impossible l'association avec les regroupements d'artistes de son époque et, en prime, une attitude quelque peu excentrique...

Pas étonnant donc que, malgré un corpus impressionnant — probablement quelque 2500 toiles et dessins, dont 1000 seulement seraient répertoriés —, son œuvre demeure à ce jour parsemée de zones d'ombre ayant pour résultat une vision plus que partielle, voire fragmentaire, de celle-ci. Le Musée du Québec propose de remédier à cette carence et présente, jusqu'au 29 août 1999, une exposition rétrospective de l'art dallairien.

Trois ans de recherches intensives, dirigées par Michèle Grandbois, conservatrice de l'art moderne du Musée du Québec et commissaire à l'exposition Dallaire, ont mené au choix de 128 tableaux et dessins, exposés dans trois salles du musée. «Les incontournables sont là, explique John R. Porter, directeur général. On pourra enfin faire une relecture en profondeur de l'univers de Jean Dallaire et, ainsi, aller au-delà des images reçues.»

Ce n'est pas d'hier que le Musée du Québec s'intéresse au «cas» Dallaire (vocabulaire hautement symptomatique de l'énigme qu'il posait aux critiques d'art). Première institution canadienne à présenter des œuvres de l'artiste, le Musée du Québec organisait en 1948 une exposition collective intitulée *Franklin Arbuckle, Jean Dallaire, Jean-Charles Faucher, Louis Muhlstock et Maurice Raymond*. Une association avec le Musée d'art contemporain de Montréal donnera lieu, en 1968, à la première exposition rétrospective du peintre. En parallèle, le Musée du Québec fut également le premier établissement canadien à acquérir ses œuvres. En juin 1946, *La Vieille Demoiselle* et *Le Jardinier* faisaient leur entrée dans la réserve du musée. Aujourd'hui, à la faveur d'achats ou de dons, la collection compte 48 toiles et dessins, dont 25 furent sélectionnés pour la présente exposition.

Découvertes de jeunesse  
Dès son jeune âge, Jean Dallaire se plaît à reproduire tout ce qui l'entoure. Passion que sa mère encouragera en lui aménageant un atelier dans le



Jean Dallaire, *Coq licorne*, 1952. Huile sur toile. Collection Musée du Québec.

grenier de la maison familiale. Le R. P. Georges-Henry Lévesque l'accueille au couvent des dominicains, à Ottawa, où il explorera son art jusqu'à l'obtention, en 1938, d'une bourse lui permettant un séjour en Europe. Surpris par la guerre, il sera incarcéré en 1940 au camp des civils britanniques, Stalag Saint-Denis, où il continuera tout de même à peindre. Il sera libéré en 1944.

Cette première portion de l'exposition permet de constater l'attachement de Dallaire à la figuration. Portraits, premières natures mortes, scènes religieuses et fantastiques dénotent une maîtrise déjà impressionnante des règles de la tradition picturale. S'ouvrant sur le monde, Dallaire amorce un dialogue avec le siècle dans lequel il vit; dialogue que l'on pourra suivre tout le long de son œuvre.

*L'Autoportrait*, réalisé en 1938, est un bel exemple de sa compréhension personnelle de l'esthétique cubiste. On retrouve aussi *Un après-midi en Chine* (1936), étonnante fresque surréaliste dont la composition rappelle celle d'une affiche de cinéma ou encore une estampe japonaise; *Bagatelle ou Ferraille pour un doigt dans l'eau* (1940), dessin où l'influence de Dalí ressort nettement; *La moitié du monde rit de l'autre moitié* (1940), troublante petite gouache expressionniste où l'an-

goisse explose sous la pertinence du trait. La maîtrise phénoménale que Dallaire avait de la gouache, qui fut son matériau de prédilection, est démontrée ici de manière concluante.

Les inventions d'un indépendant

De retour au Canada bien malgré lui, Jean Dallaire devient professeur à l'École des beaux-arts de Québec où il enseignera jusqu'en 1952. Il devient par la suite dessinateur de films fixes à l'Office national du film du Canada, tout en poursuivant son œuvre. Réviant de retourner en France, il repartira en 1958.

Cette deuxième partie de l'exposition est la plus dense, regroupant plus de 85 toiles et dessins, sous sept sous-thèmes. On y découvre véritablement la manière du peintre. Une stratégie de séduction où l'attirance première vient de l'utilisation généreuse, parfois audacieuse, des couleurs. L'œil est ensuite porté à explorer les pistes, dévoilant peu à peu les multiples strates de sens présentes dans chaque œuvre. Les grandes fresques allégoriques commandées à l'époque par la tampe japonaise; *Bagatelle ou Ferraille pour un doigt dans l'eau* (1940), dessin où l'influence de Dalí ressort nettement; *La moitié du monde rit de l'autre moitié* (1940), troublante petite gouache expressionniste où l'an-

rigues commandées à l'époque par la tampe japonaise; *Bagatelle ou Ferraille pour un doigt dans l'eau* (1940), dessin où l'influence de Dalí ressort nettement; *La moitié du monde rit de l'autre moitié* (1940), troublante petite gouache expressionniste où l'an-

Carnaval en sourdine

Installé à Venise, où il mourra en 1965 à l'âge de 49 ans, Dallaire revient à une figuration plus caricaturale, fantaisiste, où franchise et apparente naïveté sont omniprésentes. La lumière du midi de la France donne aux dernières œuvres du peintre une essence autre, faite de fragilité et de poésie. *La Descente des Martiens* (1959); *Carnaval* (1960); *Le Pont* (1965) et *Le Messager* (1965) témoignent particulièrement du fait qu'«un peintre n'a pas besoin d'avoir le même style toute sa vie pour devenir grand», comme le disait lui-même Jean Dallaire.



Jean Dallaire, *Autoportrait*, 1938. Collection Musée du Québec.



Le réalisateur René Sioui Labelle dans *Kanata*.

UNE LÉGENDE TOUJOURS VIVANTE  
**THE OFFICIAL GLENN MILLER ORCHESTRA**  
LUNDI 25 OCT. 1999 20H00  
Salle Wilfrid Pelletier  
Place des Arts  
Billets à la PDA (514) 842-2112 & Admission (514) 790-1245  
Extérieur de Montréal 1-800-361-4595

PRO MUSICA cinquante et unième saison 1999-2000

La série Émeraude, Salle Maisonneuve, 20 h

Le lundi 25 octobre 1999  
FRANÇOIS-RENÉ DUCHABLE, piano  
UN PROGRAMME TOUT CHOPIN

Le lundi 8 novembre 1999  
EMMANUEL PAHUD, flûte  
PROGRAMME: Reinecke, Weber, Poulenc, Boulez et Jolivet

Le lundi 22 novembre 1999  
GRIGORI SOKOLOV, piano  
PROGRAMME À DÉTERMINER

Le mardi 18 janvier 2000  
JAIME LAREDO, violon  
PROGRAMME: Stravinsky, Rorem, Busoni, Copland et Ravel

Le lundi 31 janvier 2000  
BARBARA HENDRICKS, soprano au piano, STAFFAN SCHEJA  
PROGRAMME À VENIR

Le lundi 28 février 2000  
LE QUATUOR DE TOKYO  
PROGRAMME: Debussy, Webern et Schumann

Le lundi 13 mars 2000  
HÉLÈNE MERCIER, piano avec LE QUATUOR DE LEIPZIG  
PROGRAMME: Mozart, Mendelssohn et Dvorak

La série TOPAZE, 5<sup>e</sup> Salle, Place des Arts, 20 h

Le lundi 13 décembre 1999  
SHELLEY KATZ, piano  
PROGRAMME: Les Variations Goldberg de J.S. Bach

Le lundi 17 avril 2000  
Le QUATUOR ARTHUR-LEBIANC et JAMES CAMPBELL, clarinette  
PROGRAMME: Schubert, Zemlinski et Franck

HORS SÉRIE  
Le dimanche 13 février 2000, 20 h  
UN PIANISTE DE RÉPUTATION MONDIALE DONT LE NOM SERA DÉVOILÉ EN SEPTEMBRE  
TOUS LES PROGRAMMES SONT ANNONCÉS SOUS RÉSERVE DE MODIFICATION

	Portier Corbeille A-B	Corbeille C-D-E	Étudiants
Série Émeraude			
1 <sup>er</sup> abonnement	135 \$	100 \$	65 \$
2 <sup>e</sup> abonnement	130 \$	100 \$	65 \$
Billet(s) à l'unité	25 \$	20 \$	12 \$
Série Topaze			
Seulement	40 \$		18 \$
Abonnés Émeraude	30 \$		
Billet(s) à l'unité	22 \$		10 \$
Concert Hors série	50 \$	45 \$	45 \$

TÉL: (514) 845-0532 Site Web: www.promusica.qc.ca / Courriel: concerts@promusica.ca

Festival musique chambre Montréal  
3•5•8•10•12•13 juin au Chalet de la Montagne  
(Au sommet du Mont Royal. Tous les concerts: 20 h)

5 juin: Quartet pour piano et cordes, K.478  
6 juin: Suite de romances, op.127  
7 juin: Tango suite  
8 juin: Quintette pour cordes, K593  
9 juin: Chansons Cabaret  
10 juin: «Berceuse» (Marge Gillis, chorégraphe «Première mondiale») / «Rhapsodie in Blue»  
11 juin: Partita en si mineur BWV 1002  
12 juin: Deuxième pour piano (quatre mains)  
13 juin: Quatrième pour cordes, op.111  
14 juin: Chansons négligées, op.118  
15 juin: Trio «A l'Arabesque», op.97  
16 juin: Invitation à la danse, op.65  
17 juin: «Bachel Harris, chorégraphe «Première mondiale») / «Lectures vides» / «Schubert»  
18 juin: «Devises de concert pour piano et violon»  
19 juin: Aïns pour haut-contre  
20 juin: Chansons perçues  
21 juin: Chansons op.91  
22 juin: «Lectures Walker, op.52 (Chorégraphe Brydon Page)»  
23 juin: «Mozart» / «Chopin» / «Debussy» / «Liszt» / «Schubert» / «Mozart» / «Weill» / «Gershwin» / «Bach» / «Stravinsky» / «Brahms» / «Beethoven» / «Weber» / «Schubert» / «Kreutzer» / «Handel» / «Chausson» / «Brahms» / «Brahms»  
24 juin: «Mozart» / «Chopin» / «Debussy» / «Liszt» / «Schubert» / «Mozart» / «Weill» / «Gershwin» / «Bach» / «Stravinsky» / «Brahms» / «Beethoven» / «Weber» / «Schubert» / «Kreutzer» / «Handel» / «Chausson» / «Brahms» / «Brahms»

Prix: Série 1605 - Adultes 325  
Aînés 285 - Étudiants 155  
Information et Billets (514) 489-7444 Fax: (514) 489-7711

Herykam Entertainment présente, la nouvelle revue musicale de retour à Montréal à la demande populaire

**TANGO VIVO!**  
Laissez-vous séduire!

«Sensuel, sexy & superbe. Tango Virtuoso» The Gazette

Festival International de Tango de Montréal  
VENDREDI 18, SAMEDI 19 ET DIMANCHE 20 JUIN à 20h00  
Billets: 25\$ à 45\$ - Escomptes étudiants, âge d'or et groupes de 10 et plus

Théâtre Maisonneuve Place des Arts

MUSICAMERATA Montréal  
30<sup>e</sup> saison 1999-2000  
L'ensemble de musique de chambre le plus prestigieux au Canada

LES SAMEDIS À 20 h  
SALLE REDPATH Université McGill 3461, rue McTavish (métro Peel)

UNE SAISON À TRAVERS LES SIÈCLES

9 OCTOBRE XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE  
Bach, Haydn, Mozart

27 NOVEMBRE XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE  
Devienne, Vanhal, Dussek

11 DÉCEMBRE XIX<sup>e</sup> SIÈCLE  
Beethoven, Mendelssohn, Schumann

19 FÉVRIER XIX<sup>e</sup> SIÈCLE  
Sibelius, Weber, Strauss

22 AVRIL XX<sup>e</sup> SIÈCLE  
Prokofiev, Shostakovich, Stravinski

20 MAI XX<sup>e</sup> SIÈCLE  
Arcuri (création mondiale), Bacewicz, Lieberman

ABONNEMENT À 6 CONCERTS: 100 \$, 75 \$ (étudiants & aînés)  
ABONNEMENT À 4 CONCERTS: 70 \$, 50 \$ (étudiants & aînés)  
BILLETS INDIVIDUELS: 22 \$ et 15 \$

Renseignements 489-8713 Fax: 489-9320

LES ARTS

CINÉMA

# La dictature des stéréotypes

**YOU CAN THANK ME LATER**  
De Shimon Dotan. Avec Ellen Burstyn, Ted Levine, Geneviève Bujold, Mark Blum, Amanda Plummer, Mary McDonnell. Scénario: Oren Safdie. Image: Amnon Salomon. Montage: Netaya Anbar. Canada, 1998, 110 minutes.

MARTIN BILODEAU  
LE DEVOIR

Si ce n'était de sa distribution, composée de glorieuses *has been* (Ellen Burstyn, Geneviève Bujold), de vedettes de la marge (Amanda Plummer, Mary McDonnell) et de stars locales (Macha Grenon, Geneviève Brouillette), on pourrait croire que *You Can Thank Me Later*, du cinéaste canadien Shimon Dotan (*Coyote Run*, *The Smile of the Lamb*), a été conçu pour la scène du Centre Sadye Bronfman, et pour tous les autres théâtres du circuit nord-américain consacré au «nécessaire» théâtre de la judéité.

Écrit par un dramaturge (Oren Safdie) qui l'a conçu pour l'écran, le scénario repose essentiellement sur le huis clos formé par les membres d'une famille juive dans la chambre d'un hôpital catholique où ils attendent le retour du père en séjour au bloc opératoire. Avec pour résultat un psychodrame excessivement bavard et hystérique, qui flirte tantôt avec l'absurde, tantôt avec le boulevard, sans jamais trouver sa voie ni faire communiquer adéquatement sa réflexion sur l'aliénation familiale et la dictature des stéréotypes.

Et quels stéréotypes! Ellen Burstyn, dans un rôle de mère dominatrice et mesquine qu'on aurait cru écrit pour sa consœur Anne Bancroft, prend les commandes du psychodrame familial et renvoie chacun de ses trois enfants à leur solitude et à leur sentiment d'échec. La benjamine (Plummer, égale à ses tics) est une artiste délurée et infantile, éternelle cœlibataire en quête de l'approbation maternelle; le cadet (Ted Le-

vine) est un poète raté rescapé de la ruine par l'entreprise familiale qu'il dirige sans conviction et d'un mariage qui fait naufrage par l'amour que lui porte encore son ex-épouse (Mary McDonnell); l'ainé (Mark Blum), producteur de théâtre de renom, est pour sa part un amoureux de la pire espèce et son mariage avec une catholique convertie au judaïsme (Macha Grenon) tire à sa fin. Déguisée en religieuse, la maîtresse du malade (Geneviève Bujold) s'immisce dans le groupe pour recueillir les confidences, tandis qu'un ouvrier (Roc Lafortune), installé dans un coin de la pièce, observe le psychodrame en tentant — attention symbole! — de réparer le téléviseur, lequel diffuse pour toutes images celles recueillies en Europe alors que la Shoah tirait à sa fin.

Que de redondances et d'insignifiances émaillent ce psychodrame à cinq cennes, sans ressorts dramatiques ni continuité logique, où tout et son contraire peut arriver... et arrive, finalement. *You Can Thank Me Later*, qui participait à la compétition lors du dernier Festival des films du monde (ce qui atteste aussi de quelque chose...), se réclame d'un cinéma moderne et original, avec ses adresses à la caméra par les principaux personnages qui nous éclairent sur leur passé, et se réclame aussi manifestement d'*Un air de famille*. Or la mise en scène, d'une navrante banalité, enfle des poncifs qui déshonorerait un téléroman de Lise Payette et appuie chaque scène comme s'il s'agissait du climax — lequel ne viendra jamais, même pas à la fin quand...

Au générique final, un bouquet de questions surgit, dont celles-ci, plus persistantes que les autres: Pourquoi Burstyn? Pourquoi Bujold? Pour toute réponse, une seule hypothèse reconforte le fan: parce qu'elles sont honorées, à l'âge où le cinéma tourne le dos aux personnages de leur génération, qu'un cinéaste les réclame. C'est là tout le drame du film, et peut-être même sa seule raison d'exister.



Gérard Depardieu (Obélix) et Christian Clavier (Astérix) dans une scène du film de Claude Zidi

# Pathétix...

## ASTÉRIX ET OBÉLIX

Réalisation et scénario: Claude Zidi. Avec Gérard Depardieu, Christian Clavier, Roberto Benigni, Michel Galabru, Daniel Prévost, Laetitia Casta, Arielle Dombasle. Image: Tony Pierce-Roberts. Musique: Jean-Jacques Goldman et Roland Romanelli.

ODILE TREMBLAY  
LE DEVOIR

Bon! On avait compris à la lumière des critiques françaises que les aventures de l'irréductible Gaulois transposées à l'écran n'étaient pas le chef-d'œuvre cinématographique du siècle. Destiné aux enfants, le film de Claude Zidi? De toute évidence, oui. Peut-être aimeront-ils ça, d'ailleurs. C'est la grâce qu'on leur souhaite.

Mais les adultes conservant une nostalgie des albums de Goscinny et d'Uderzo, premières lectures qui leur enseignaient que les petits villages de rien du tout peuvent parfois résister à l'envahisseur en riant à la barbe de César, foi de Toutatis, ceux-là donc seront sans doute amèrement déçus. Envoyés, la magie, l'esprit pétillant, les gags qui fusaient dans les meilleurs albums. En panne d'idées, *Astérix et Obélix* ne fait que couder ensemble sur un scénario original des fragments d'histoires déjà connues pour arriver finalement à une courtoisie de lieux communs. Et quand le cinéaste cherche à innover, il casse le moule éprouvé, donnant l'avantage à ce César qu'on voulait éternellement bafoué. Irritant aussi cet amateurisme des effets spéciaux, avec force visages mal déformés après ingestion de la potion magique. Pas fort, le film.

Zidi a voulu reconstituer minutieusement le cadre du célèbre village, mais ça fait toc (surtout les menhirs). Tout est là pourtant: les chaumières et la marmite, le barbe entonnant *J'aurais voulu être un artiste* (ah! ah! ah!). Et puis, bien sûr, supposé clou de l'affaire: Gérard Depardieu en Obélix et Christian Clavier en Astérix. Va pour Depardieu. Il a la carrure du personnage et apporte une certaine crédibilité goguenarde à son porteur de menhirs, mais Christian Clavier ne parvient guère à animer Astérix. Il lui manque l'étincelle de l'intelligence malicieuse, le je-ne-sais-quoi du petit nerveux brillant, héros de l'affaire. Habitué à cabotiner, Clavier n'a pas su capter la couleur du personnage. En fait, côté distribution, c'est Roberto Benigni, l'infâme Détritus déterminé à devenir César à la place de César en magouillant ferme pour y parvenir, qui seul s'impose. Son sens du comique et l'amusement qu'il tire du rôle constituent l'heureuse surprise du film. La presse a fait grand cas de la belle Laetitia Casta, qui joue Falbala, mais son physique mis à part, rien à signaler côté talent. Parce qu'il s'agit d'un numéro choral, la plupart des acteurs ont d'ailleurs peu de répliques. Michel Galabru en Abraracourcix et Marianne Sagebrecht, qui incarne son épouse Bonemine, font trois petits tours et puis s'en vont.

Zidi n'a pas voulu dépayser son monde en innovant trop fort. Il y aura force Romains assommés par les invincibles Gaulois et de grands banquets autour de sangliers

ruisselant de graisse. L'intrigue nous entraîne quand même en quelques eaux nouvelles alors que le coffre du Trésor public romain tombe aux mains des Gaulois. César vient visiter les récalcitrants et tout se gâte quand un complot ourdi par Détritus livre le druide aux mains des Romains. De fil en aiguille, Obélix déguisé en Romain avec Astérix pour otage aboutissent dans l'antre des ennemis où le druide (Sim) n'en mène pas large sous les tenailles des bourreaux. C'est là que la partie bascule, car il y aura alliance entre César et les irréductibles Gaulois, chose impensable dans la dynamique générale des aventures de ce village éternellement dissident.

On voudrait rire, mais les gags tombent à plat sans nous déridier vraiment. Peut-être aurait-il fallu mettre un peu de surréalisme dans la sauce, éviter la transposition pure, la quête de ressemblance physique pour faire souffler un vent de folie sur le plateau. Tel quel, *Astérix et Obélix* échoue à traverser le miroir qui sépare une bande dessinée d'un film d'acteurs et nous sert un plat bien fade qui laisse le spectateur sur sa faim.



Gérard Depardieu dans le rôle d'Obélix

# Courts et jeunes au nouveau Parallèle

MARTIN BILODEAU  
LE DEVOIR

Comme pour redonner rapidement une identité claire et futuriste à la nouvelle salle du Parallèle située dans le nouveau complexe Ex-Centris, boulevard Saint-Laurent, le premier programme à venir relayer l'événement Magnifico, qui prend fin demain, consiste en un étonnant bouquet de courts métrages réalisés par des jeunes cinéastes d'ici.

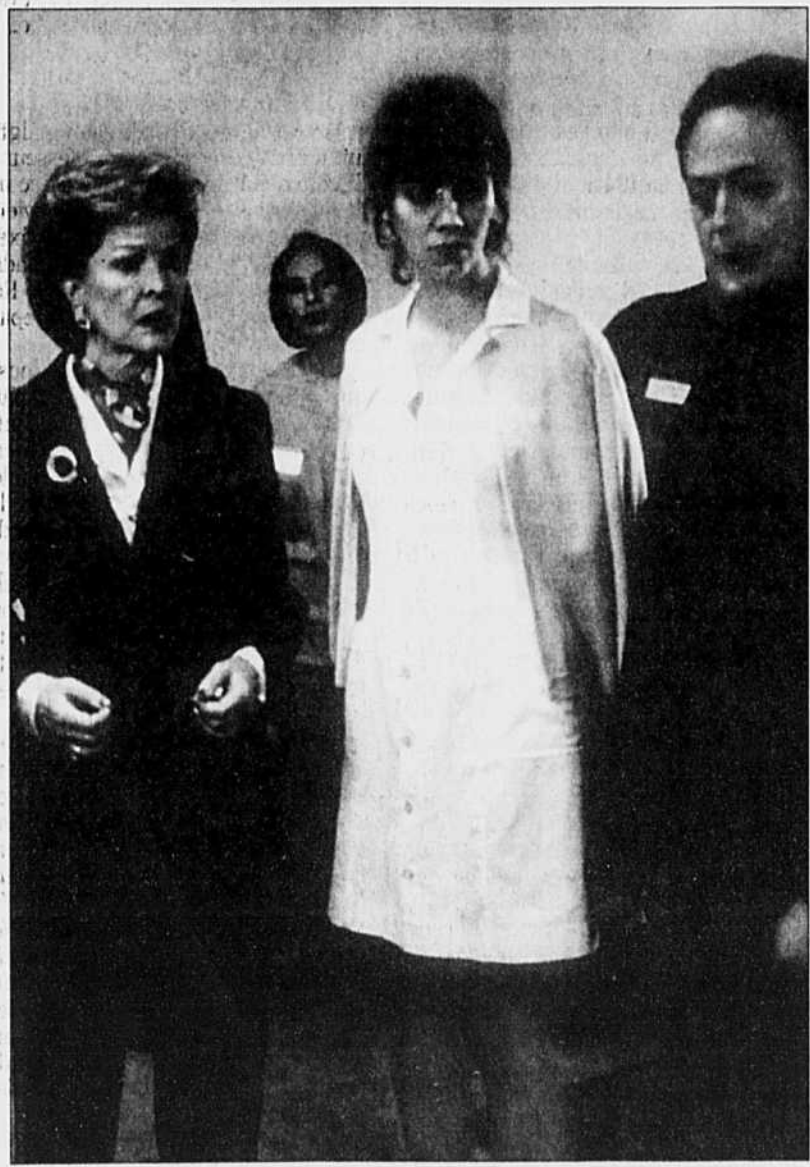
Organisateur, en 1995, d'un événement commémoratif consacré à l'Internationale situationniste (mouvement qui défend une idéologie anti-productiviste, anti-bourgeoise et anti-establishment), Etienne Desrosiers reprend la leçon de maître Debord dans *Pot de colle*, un remarquable court métrage qu'il cosigne avec Nicolas Frichot. Le film aux accents comiques met en scène deux poseurs d'affiches dont les couples sont en péril, Thomas avec sa blonde blasée, Alexandre avec son amant qu'il ne désire plus, lui préférant manifestement Thomas, ce qui donne lieu à des chassés-croisés inusités qui culmineront sur un détonnant concert de «bof». Les cinéastes ont par ailleurs inséré dans leur trame narrative éclatée et parfaitement maîtrisée quelques données pessimistes concernant la société d'aujourd'hui. Ces explications, justifications ou simples constats ouvrent une perspective originale sur la déroute observée chez les quatre principaux personnages qui vivent en suspens dans l'«en attendant».

Une déroute par ailleurs similaire à celle vécue par le jeune homme et la jeune femme de *Karaoke*, une comédie originale signée Stéphane Lafleur. Ce huis clos morcelé et bondissant renvoie à la futilité d'une existence passée à attendre que le meilleur arrive.

Notre bonheur franchit une étape plus fragile avec *CO3*, une «trilogie urbaine» dont chacun des segments a pour théâtre le même parc bétonné du centre-ville de Montréal. *Sofia, fille de ville*, de Julie Bernard, ouvre la trilogie en présentant une jeune femme qui, après avoir été bousculée par la réalité, est plongée dans une lutinerie éveillée. Cette réflexion sur l'identité et l'intériorité constitue un des principaux moments forts du collectif. Pour sa part, *Interludes*, de Renang Rousseau, illustre par une multitude de vignettes — et à partir de la même rhétorique urbaine de l'anonymat et de la solitude qui tapisse l'ensemble du film — les jeux d'ombre qui se jouent à l'arrêt de bus. Les observations sont fines, mais montées pélemêle, sans véritable lien. Enfin, sur un mode plus expressif, *Pure* oppose les visions de deux tourtereaux, elle déterminée à préserver sa virginité, lui à moitié convaincu que la pénitence sera profitable. Un instant dramatique du plus haut burlesque détruira leurs illusions.

Le programme comporte également *Le Trompettiste*, un court métrage spleenistique aux éclats surréalistes, amalgame de fantasmes et de cauchemars d'un trompettiste de jazz en quête de son Davis et Coltrane. Yann Cleary, Silvain Ledoux et Monik Paskal Potvin signent la réalisation de ce film visuellement très beau, inspiré de *Cool Jazz*, d'Arthur H.

Le programme est présenté ce soir, 20h, à Ex-Centris (dans le cadre de Magnifico), puis repris pour une semaine, des lundi, au Parallèle.



Une scène du film *You Can Thank Me Later*, de Shimon Dotan

# Duo pianoforte

PAUL BADURA-SKODA  
ET  
LUDWIG SEMERJIAN  
JOUENT  
MOZART

PAUL BADURA-SKODA  
«Un miracle de sérénité et d'intériorité.»  
— *Le Monde*

LUDWIG SEMERJIAN  
«(...) une intelligence musicale supérieure.»  
— *The Gazette*

sur deux pianoforte  
Anton Walter Circa 1785  
répliques exactes de  
l'instrument de concert de Mozart

BILLETS : 987-6919  
ADMISSION : 790-1245

Le mardi 15 juin à 20 h

## LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU DOMAINE Forget

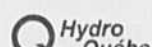
Du 19 juin  
au 22 août 1999

### L'avant-goût du festival

Vendredi, 11 juin  
20 \$

Trio de jazz de Lorraine Desmarais  
Roger Bobo, tuba  
Suzanne Goyette, piano

œuvres de STEVENS, RAUM, PLOG et KELLAWAY



### Le Festival International du Domaine Forget

Samedi, 19 juin  
24 \$

James Sommerville, cor,  
Les cuivres du Domaine Forget

Direction : Vincent Cichowicz  
Louise Cauffopé, piano, le Quatuor Arthur-LeBlanc,  
et les professeurs du Domaine Forget

œuvres de TCHAIKOVSKI, FORSYTH, DEBUSSY, BOZZA, POULENC, BEETHOVEN, SCHUMANN et MOZART



Vendredi, 25 juin  
24 \$

Ricardo Morales, clarinette  
Quatuor Arthur-LeBlanc

œuvres de JANACEK, HERRMANN, MORAWETZ et MOZART

### Les Brunches-Musique

Tous les dimanches de 11 h à 14 h  
24,50 \$

13 juin Marie-Andrée Paré, voix  
et Jeannot Turcotte, piano  
Au cœur des chansons

20 juin Les Mandolines de Québec  
Sérénades italiennes, danses espagnoles, airs tziganes

Diffuseur officiel radio  
chaîne culturelle  
Radio-Canada

RESERVATIONS : (418) 452-3535 poste 872  
ou (sans frais) 1-888-DFORGET poste 872  
Visitez notre site : www.cite.net/forget

VITRINE DE LA VIDÉO

# Une question de vision

MARTIN BILODEAU  
LE DEVOIR

Les deux extrémités du spectre de la production canadienne et québécoise se retrouvent dans la sélection de films nouvellement arrivés sur les tablettes des clubs vidéo. Or *Le Violon rouge*, grande fresque tournée dans cinq pays, en cinq langues et avec un budget de plus de 15 millions, ainsi qu'*Aujourd'hui ou jamais*, film intimiste et artisanal tourné pour l'essentiel dans les champs de l'Estrie, relèvent tous deux d'une vision d'auteur personnelle, engagée jusqu'au bout d'une aventure cinématographique de longue haleine.

## LE VIOLON ROUGE

★★★  
Avec cette œuvre complexe sur le temps et la mémoire, construite en quinzaine — avec retour entre chaque épisode au segment initial, à Crémone, au début du XVII<sup>e</sup> siècle, où une tireuse de tarot prédit l'avenir à l'épouse du luthier Nicolo Busotti (Carlo Cecci), créateur du violon qui traversera le temps et les continents pour aboutir dans une vente aux enchères à Montréal —, François Girard (32 films brefs sur Glenn Gould) a réussi le pari du va-et-vient à travers le temps et l'espace, parvenant du même coup à faire de l'instrument un personnage à part entière. Et des personnages — tous interprétés avec talent selon une volonté évidente d'éviter les éclats —, les instruments d'une chaîne humaine qui conduisent jusqu'à aujourd'hui ce personnage marginal, tour à tour mal aimé, adulé, victime des soubresauts de l'histoire,

des superstitions et de la convoitise. Un objet devenu par la force des choses le miroir de l'humanité et le témoin de son évolution.

Cette coproduction (cinq pays sont impliqués) aurait pu se transformer en bouillabaisse (comme on en voit de plus en plus en Europe) si le sujet n'avait pas lui-même appelé à cette hybridité — dont la mise en scène de François Girard ne manque pas d'identifier les caractères distincts tout en maintenant une surface homogène. Ainsi, les mouvements d'appareil, les effets de montage, la construction et les ellipses illustrées en accéléré font du *Violon rouge* une œuvre moderne et achevée qui déjoue les pièges de l'académisme.

Sans nier ce qui précède, il manque au *Violon rouge* une qualité d'émotion qui lui permettrait de transcender un projet formel extrêmement brillant pour cueillir les spectateur par le cœur et les sens, comme le fait par à-coups la superbe musique de John Corigliano. Cela dit, l'immense succès qu'a connu le film en salles, de même que la pluie de prix Génie et Jutra qu'il a reçue, disent néanmoins le contraire.

## AUJOURD'HUI OU JAMAIS

★★ 1/2

Ce vingt-cinquième film de Jean-Pierre Lefebvre s'inscrit en effet dans une continuité historique puisqu'il clôt une trilogie amorcée en 1967 avec *Il ne faut pas mourir pour ça* et poursuivie en 1977 avec *Le vieux pays où Rimbaud est mort*. Ce troisième segment cinématographique centré sur le personnage d'Abel (Marcel Sabourin), symbole autrefois d'un Qué-

bec qui a pris les rênes de son avenir, symbole aujourd'hui d'un Québec qui a laissé filer sa chance, ouvre néanmoins sur un film simple et chaleureux, sur les thèmes du souvenir, de l'appartenance et de l'affranchissement, où notre Abel, dans son aéroport de campagne menacé de saisie par la banque, est assailli par l'envie de voler après 15 années au sol, en même temps qu'il est assiéé par son père (Claude Blanchard), disparu au Brésil depuis 50 ans, et une jeune pilote (Julie Ménard), qui a atterri chez lui en catastrophe. Ses amis et complices (Jean-Pierre Ronfard et Micheline Lanctôt) l'aideront à démêler les sorts et à faire la paix avec son passé, mais surtout avec lui-même.

Tout participe à faire d'*Aujourd'hui ou jamais* un film d'un autre temps, quelque chose de précieux mais de fragile et souvent malhabile. L'approche privilégiée par Lefebvre apporte néanmoins au film ses plus belles qualités, à commencer par cet esprit de vent poétique qui souffle de toutes parts grâce à une écriture libre et sans faux-fuyants, à la complicité évidente qui cimenter les comédiens ainsi que celle, plus évidente encore, qui unit Lefebvre et Marcel Sabourin. Cela dit, des dialogues souvent maladroits, des scènes parfois inabouties et des personnages inégalement définis nous laissent songeurs.

## GODS AND MONSTERS

★★★

Parti de la biographie de James Whale, cinéaste anglais à qui on doit les tout premiers films de Frankenstein, le cinéaste américain Bill Condon a réalisé *Gods and Monsters*, une œuvre subtile au charme vénéneux et à l'humour tendu, dans laquelle un beau jardinier (Brendan Fraser), sorte d'ange annonciateur de la mort, sème la confusion dans le cœur du cinéaste (admirablement campé par Ian McKellen), dont l'homosexualité, même à l'époque, n'était un secret pour personne. Surtout pas pour sa gouvernante (excellente Lynn Redgrave), qui prenait un soin suspect à éloigner son patron de ses mâles proies.

L'Oscar du meilleur scénario adapté est venu souligner la qualité de ce film intelligent et irrévérencieux, porté par des figures de la mythologie grecque et poli par des vagues de tendresse.

## WAKING NED DEVINE

★★★

L'Anglais Kirk Jones nous offre une petite comédie drôle, charmante et sans prétention, dans laquelle il étudie les mœurs d'une Irlande en voie d'extinction, soit celle d'un petit village de pêcheurs abandonné par l'économie et les derniers-nés, où un billet de loterie, gagné par un des 52 habitants (mais lequel?), s'apprête à bouleverser les habitudes. Le cinéaste, qui pose un regard tantôt tendre, mélancolique et fin, tantôt cruel, satirique et chahuteur, embrase les contours d'une histoire somme toute banale et accessoire, où l'argent sert de détonateur à l'amitié et la solidarité. Drôle à pleurer.

THÉÂTRE

# Hors Québec, quelque salut

Il n'est pas de bonnes créations théâtrales francophones que du Québec

Le Centre national des arts et l'Association des théâtres francophones du Canada présentent à Ottawa un festival de théâtre, mais aussi de poésie et de musique. Les 15 Jours de la dramaturgie des régions appellent qu'il n'est pas de bonnes créations francophones que du Québec.

STÉPHANE BAILLARGEON  
LE DEVOIR

Le festival de théâtre est presque mort, vive le nouveau festival de théâtre! Alors que la huitième édition du FTA meurt de sa belle mort ce week-end à Montréal, Ottawa a déjà pris la relève, modeste, avec ses 15 Jours de la dramaturgie des régions. Cet événement propose une grosse douzaine de représentations théâtrales, un peu plus de spectacles de musique ou de poésie, et puis une dizaine de lectures de pièces. Tout cela, jusqu'au 19 juin, pour refléter la création dramaturgique francophone au Canada, en dehors des grands centres québécois.

Des noms? On y verra deux coproductions (*Mentire et Exils*) et une lecture (*Maita*) du Théâtre de la Vieille 17, une compagnie incontournable d'Ottawa; *Le Besson*, de Bertrand Dugas et Claire Normand, créée par le Théâtre populaire d'Acadie; *Des Roseaux dans le temple*, de Réal Beauchamp, produit par le Théâtre du Tandem de Rouyn-Noranda; des *Contes sudurois* écrits par Brigitte Haentjens, Jean Marc Dalpé et d'autres collaborateurs du Théâtre du Nouvel-Ontario; *Le Costume* de Raoul Granger, rattaché à la Troupe du Jour, de Saskatoon. On entendra des poèmes de jeunes auteurs résidents de Moncton ou Regina, du Brél revisité, du folk-punk. On écoutera *Pocamambo*, du Théâtre de l'Arrière Scène, qui produira ce deuxième texte pour enfants de Wajidi Mouawad, lui-même poursuivant sa présentation de *Rêves* au FTA ce week-end. *La Raccourcie*, de Jean-Rock Gaudreault, au programme des 15 Jours, était également de la programmation du Festival de théâtre des Amériques. Les festivals se suivent et se ressemblent un tout petit peu...

C'est donc la fête de tout ce qui s'active en français hors Montréal et hors Québec — la ville, pas la province. Le festival va même relayer la création de *Une hyène à jeun*, coproduite par des troupes du Mali, de France et du Québec. Au total, près de 200 artistes sont attendus au Centre national des arts, qui offre cette vitrine pour la deuxième fois. La première rencontre a eu lieu en 1995, mais l'événement devrait maintenant être bisannuel. «Les deux paramètres principaux de notre rencontre, c'est premièrement les régions et deuxièmement la création: la sélection veut vraiment exposer la parole issue des différents centres de productions excentrées du pays, représentatives de leur milieu», explique Jean-Claude Marcus, rattaché au CNA et directeur artistique des 15 Jours de la dramaturgie des régions.

M. Marcus a lancé le Programme de développement du théâtre en région, au CNA, au milieu des années



Jocelyn Bérubé et Marcel Jeannin dans la *Raccourcie* de Jean-Rock Gaudreault, une production du Théâtre les gens d'en bas.

80, pour aider la création, la production et la diffusion, un programme de soutien qui a bénéficié à plusieurs des compagnies maintenant présentes au 15 Jours. «Le théâtre que nous présentons a une forte fonction socioculturelle, politique même. C'est un lieu de rassemblement de la communauté, mais aussi un lieu d'affirmation et de fierté. C'est aussi un théâtre de prise de parole, en français, naturellement, un théâtre du sens, du contenu.» Il souligne aussi que son événement ne fait pas que la part belle au théâtre, puisqu'on y célébrera aussi la chanson et la poésie. «Il y a un besoin pour les francophones du Canada de rendre publique leur parole.»

Le théâtre francophone du ROC (rest of Canada) a d'ailleurs le vent dans les voiles depuis quelques années. «On peut parler d'une sortie de l'isolement», dit Jean-Claude Marcus. Les créateurs voyagent, échangent et les productions s'en ressentent, pour le mieux. Certains signes ne trompent pas. L'Association des théâtres francophones du Canada (ATFC), coproductrice du festival, en profite pour lancer, lundi, la Fondation pour l'avancement du théâtre francophone au Canada. Plusieurs lieux de création et de diffusion ont vu le jour au cours des dernières années, en Ontario ou au Nouveau-Brunswick. Quatre compagnies d'Ottawa (Vox Théâtre, le Trillium, La Catapulte et La Vieille 17) viennent d'inaugurer, il y a un mois à peine, la salle de la Nouvelle Scène, dans l'ancien Atelier du CNA, rue King Edward. Le projet a coûté 2,7 millions.

tion de l'identité et du territoire en mettant en scène des jumelles identiques séparées à la naissance, qui partent simultanément à travers l'Amérique à la recherche de leurs parents. «Le théâtre francophone au Canada a déjà été plus revendicateur, plus identitaire, et il l'est encore, parfois, parce que cette question est très préoccupante», dit le directeur artistique. C'est pour ainsi dire incarné dans notre théâtre. Cela dit, maintenant, même les questions identitaires peuvent être abordées de manière plus universelle. *Maita*, le nouveau spectacle, traite d'ailleurs de l'esclavage et situe son histoire en Asie. On voit pire comme perspective nombriliste...

La Vieille 17 fêtera en 2000 son vingtième anniversaire. Son nom évoque l'ancienne route transcanadienne. Bon an mal an, depuis une décennie, elle produit deux spectacles par année, pour la jeunesse (9 à 12 ans) ou pour adultes, uniquement des créations, comme l'exige son mandat. La Vieille est diablement fouguese. Des quelque dix membres de l'AITFC, elle serait la plus active en tournée, au Canada et même en Europe. Le spectacle *Mentire* a fait pas moins de 55 sorties en dehors de la région de la capitale nationale, au Québec et en Ontario. *Exils* sera repris au Festival de Limoge en septembre puis dans le cadre de la prochaine saison du Théâtre d'Aujourd'hui.

Comme d'autres compagnies présentes aux 15 Jours de la dramaturgie des régions, La Vieille 17 multiplie les coproductions. *Mentire* a été monté avec le Théâtre populaire d'Acadie, *Exils*, coproduit par l'Escaouette du Nouveau-Brunswick et la compagnie québécoise Théâtre Sortie de Secours, *Maita*, en lecture-spectacle, est également porté par le Théâtre de Sable. «Pour nous, c'est important de privilégier la parole de notre région, tout en faisant une belle place aux collaborations avec d'autres compagnies et aux collaborateurs professionnels, d'où qu'ils viennent. [...] Parce qu'au fond, du bon théâtre, c'est du bon théâtre, d'où qu'il vienne.»

## Une vieille fouguese

«Pour nous, Les 15 Jours offrent une excellente visibilité», explique justement Robert Bellefeuille, directeur artistique du Théâtre de la Vieille 17. «C'est également une occasion de manifester notre solidarité par rapport au fait francophone en dehors du Québec.» Le spectacle *Exils*, écrit par Bellefeuille, Philippe Soldevilla et Marcia Babineau, traite d'ailleurs de la ques-

**PROCLAMÉ MEILLEUR FILM DE L'ANNÉE!**  
Récipiendaire de 8 PRIX GÉNIE et de 9 PRIX JUTRA

GRETA SCACCHI SYLVIA CHANG COLM FEORE SAMUEL L. JACKSON

**LE VIOLON ROUGE**  
Un film de François Girard

À L'AFFICHE! PARISIEN CHATEAUGUAY

« UN GRAND BRAVO, ET TOUTE MON ADMIRATION. »  
— Roger Ebert, SINKLE & EBBET

« ... UN FULGURANT VOYAGE EXTRAGALACTIQUE ... »  
— Janet Maslin, THE NEW YORK TIMES

**STAR WARS ÉPISODE I LA MENACE FANTÔME.**

À L'AFFICHE! MAINTENANT OUVERT!

QUARTIER LATIN	CINÉPLEX ODÉON LASALLE (Place)	MÉGA-PLEX GUZZO PARADIS	LES CINÉMAS GUZZO LACORDAIRE 11	MÉGA-PLEX GUZZO SPHERETECH 14
DES SOURCES 10	LES CINÉMAS GUZZO LANGELIER 6	CINÉPLEX ODÉON LAVAL (Carrefour)	CINÉPLEX ODÉON ST-BRUNO	CINÉPLEX ODÉON LONGUEUIL (Place)
BOUCHERVILLE 6	LES CINÉMAS GUZZO STE-THÉRÈSE 8	CINÉPLEX ODÉON CHATEAUGUAY ENCORE	CINÉPLEX ODÉON CARREFOUR DORION	CINÉPLEX ODÉON PLAZA DELSON
TERREBONNE 8	LES CINÉMAS GUZZO ST-HYACINTHE	CINÉPLEX ODÉON ST-JEAN	LES CINÉMAS GUZZO PLAZA REPENTINY	CINÉPLEX ODÉON VALLEYFIELD
	CINÉPLEX ODÉON ST-BASILE			

PRÉSENTÉ EN SON THX

À L'AFFICHE! MAINTENANT OUVERT!

LES CINÉMAS GUZZO LASALLE (Place)	CINÉPLEX ODÉON VERSAILLES	CINÉPLEX ODÉON CÔTE-DES-NEIGES	CINÉPLEX ODÉON CAVERDOSH (Mtl)	MÉGA-PLEX GUZZO SPHERETECH 14
CINÉPLEX ODÉON CARREFOUR DORION	LES CINÉMAS GUZZO LACORDAIRE 11	CINÉPLEX ODÉON ST-BRUNO	MÉGA-PLEX GUZZO TASCHEREAU 18	CINÉPLEX ODÉON LAVAL (Carrefour)

À L'AFFICHE! MAISON DU CINÉMA

COMPLEXE DES JARDINS LAVAL (Galerie) BROSSARD SHERBROOKE

FLIEUR DE LYS TROIS-RIVIÈRES O. CINÉMA PINE STE-ADELE FAMOUS PLAYERS PROMENADES GATINEAU

« UNE SUPERBE RECONSTITUTION. »  
— Luc Perreault, LA PRESSE

« INOUBLIABLE... »  
— Valérie Letarte, RADIO-CANADA

« JOUISSIE TOUCHANT... »  
— Francine Grimaldi, RADIO-CANADA

« EXALTANT. »  
— Élie Castiel, SEQUENCES

MARGARET MENEGOZ PRÉSENTE

RÉGIS ROYER

ELSA ZYLBERSTEIN

ANÉMONE

CLAUDE RICH

**L'autre**

UN FILM DE ROGER PLANCHON

À L'AFFICHE!

CINÉPLEX ODÉON COMPLEXE DES JARDINS LAVAL (Galerie) BROSSARD SHERBROOKE

13 ANS

«★★★★»

«TRAQUENARD» EST UN CLASSIQUE.

SEAN CONNERY CATHERINE ZETA-JONES

**TRAQUENARD**

(VERSION FRANÇAISE DE ENTRAPMENT)

À L'AFFICHE!

VERSION FRANÇAISE

QUARTIER LATIN	CINÉPLEX ODÉON ST-BRUNO	CINÉPLEX ODÉON LONGUEUIL (Place)	MÉGA-PLEX GUZZO TASCHEREAU 18
BOUCHERVILLE	CINÉPLEX ODÉON PLAZA DELSON	MÉGA-PLEX GUZZO PONT-VIAU 16	GALERIES ST-HYACINTHE
LES CINÉMAS GUZZO STE-THÉRÈSE 8	CINÉPLEX ODÉON ST-EUSTACHE	CINÉMA DE PARIS VALLEYFIELD	LES CINÉMAS GUZZO TERREBONNE 8
CINÉMA CARNAVAL CHATEAUGUAY	CINÉPLEX ODÉON CARREFOUR DORION	CARREFOUR DU NORD ST-JEROME	CINÉ-PARC CHATEAUGUAY
	CINÉ-PARC LAVAL	CINÉ-PARC ST-EUSTACHE	SON DIGITAL

VERSION ORIGINALE ANGLAISE MAINTENANT OUVERT!

CINÉPLEX ODÉON ÉGYPTIEN	CINÉPLEX ODÉON CÔTE-DES-NEIGES	CINÉPLEX ODÉON LAVAL (Galerie)	MÉGA-PLEX GUZZO SPHERETECH 14
LES CINÉMAS GUZZO LACORDAIRE 11	MÉGA-PLEX GUZZO TASCHEREAU 18	LES CINÉMAS GUZZO DES SOURCES 10	LES CINÉMAS GUZZO LASALLE (Place)

LES ARTS

DISQUES

Yéyés, chansonniers, même combat!

SYLVAIN CORMIER

L'un vient de proposer la plus impressionnante compilation jamais consacrée à un groupe yéyé de chez nous, les Versatiles. L'autre est à moitié responsable d'un coffret compilation exemplaire de l'œuvre de Raymond Lévesque. Pourtant, aucun n'est vétéran de la production de disques. Tous deux proviennent de l'autre côté de la rue. Le côté des consommateurs passionnés. Collectionneur invétéré, André Savard a amassé plus de 90 000 45-tours en vingt ans. Robert Thérien possède presque tous les disques dont il parle dans le massif *Dictionnaire de la musique populaire québécoise* qu'il signait en 1992 avec Isabelle D'Amours. Des références vivantes. Tout naturellement, Savard est passé au commerce, lançant Rétro-Laser, l'antre par excellence du disque-souvenir dans la région de Québec. Tout aussi naturellement, Thérien a été réquisitionné par les compagnies de disques en mal de spécialistes pour la recherche et la rédaction de livrets.



De là, chacun s'est mis à désirer très fort que les choses se passent autrement. Qu'apparaissent en format audionumérique les anthologies, compilations et rééditions de qualité dont, amateurs éclairés, ils étaient le plus souvent privés. «J'ai constaté qu'il y avait un intérêt au magasin pour les meilleurs groupes yéyés de la région de Québec, les Million-Airs, les Mégatonnes, les Versatiles, les Sextans, les Excentriques, mais que les compilations n'existaient pas, faute d'intérêt à Montréal. Alors, je me suis dit, si nous sommes aussi desservis, pourquoi ne pas nous servir nous-mêmes?»

Bouteille à la mer

Un premier disque, dévolu aux Million-Airs, créateurs du mémorable *Petit restaurant du coin*, a paru l'an dernier, véritable «projet familial». Petit tirage, point de vente unique (le disquaire), quelques copies de presse: une bouteille jetée à la mer. Mais quelle bouteille! Livret biographique fouillé, documents rares, titres inédits ou introuvables, collaboration entière des anciens Million-Airs, repiquage numérique impeccable, l'étiquette naissante MusiSelect faisait la leçon à plusieurs vieux routiers du fond de catalogue. Le titre suivant, dédié aux Sextans, et la toute récente compilation des Versatiles ont encore élevé le niveau.

Le Versatiles, surtout, est une pure merveille, qui reprend le seul album et les 45-tours du groupe en plus de donner accès à des enregistrements d'émissions de radio de 1962, telles qu'enregistrées «par un des membres de la famille Wilson à partir d'une petite radio AM devant laquelle on a placé le microphone d'un magnétophone à ruban». Le son est étonnamment audible, grâce aux bons soins du restaurateur Serge Hins. «On expurge, on met sur le disque tout ce qu'on peut trouver.» Parole de fan.

Surtout, loin des manières très secrètes de l'industrie, Savard a travaillé cartes sur table, donnant plein accès aux livres de comptes, paraphant des contrats «ouverts» qui assurent aux anciens des groupes les redevances auxquelles ils ont droit. «Notre souhait, dès le début, ça a été de rendre tout le monde heureux, les groupes autant que nous-mêmes.» La méfiance, voire l'incrédulité régnaient: «Les gars me prenaient d'abord pour un fou, raconte Savard. Ils ne croyaient pas qu'on puisse se souvenir d'eux...»

Même attitude chez Raymond Lévesque. «A chaque étape, rappelle Thérien, il demandait: "Pensez-vous que le monde va s'intéresser à ces chansons-là? à mes textes de chansons?" Au début, il pensait que nous allions choisir seulement quelques-unes des chansons de Paris. Puis quand je me suis mis à lui faxer la liste des 50 chansons et qu'il a su par les graphistes tout ce que nous allions mettre dans les livrets, il a eu une période d'incrédulité. C'était trop gros pour

Bruce Kirkland, TORONTO SHIN

«★★★★★»

LA BELLE HISTOIRE D'UN AMOUR FATHIQUE

TOULÉMENT ROMANTIQUE

«SÉDUISANT!»

EN COMPÉTITION OFFICIELLE AU FESTIVAL INTERNATIONAL DE MONTRÉAL

LE DESTIN EST INÉVITABLE

LES AMANTS DU CERCLE POLAIRE

v. o. espagnole avec sous-titres français FAMILIAR PLAYERS PARISIEN

v. o. espagnole avec sous-titres anglais CENTRE EATON

que ça marche. Le jeudi 6 mai, je suis allé lui porter chez lui sa première copie. Céline [Arsenault, sa compagne] a fait jouer les chansons et lui faisait signe qu'elle trouvait cela très bon. Lui lisait les livrets en branlant la tête, incrédule, les yeux rougis. Isolé dans son silence depuis plus de 15 ans, il était sûr que tout le monde l'avait oublié.»

Le coffret, paru chez Amberola, fondé par Thérien avec Martin Duchesne, transfuge de Fonovox et grand sauveur de chansons oubliées, est franchement magnifique, à commencer par le choix du portrait de couverture, splendide cliché «sérieux» de Lévesque. Deux livrets, l'un pour les textes et la bio, l'autre pour l'iconographie, qui font 128 pages. Il y a là-dessus des chansons inespérées, dont les toutes premières, seize titres enregistrés en France par Barclay.

Le temps des collectionneurs

«Je recherchais les 16 chansons de Paris depuis des années, avoue Thérien. J'ai hanté tous les disquaires de Paris pour les trouver... sans succès. J'avais mis la main sur un de ces 45-tours il y a plus de dix ans et les autres étaient en tête de ma liste des "recherchés". A l'automne, Amberola et Sélect voulaient réactiver des éléments de l'imposant catalogue Sélect/Alouette. Sélect avait réédité à la hâte en 1990 l'album de 1962. Cette fois-ci, ils semblaient vraiment avoir l'intention de faire une belle compilation. J'ai donc suggéré qu'on y ajoute les quatre chansons de Paris que je possédais et quatre autres chansons enregistrées chez Bozo en 1959 et parues sur 45-tours chez Alouette. Puis Martin Duchesne a lancé: "Pourquoi pas un double, avec les meilleures chansons des albums London et Filoson, puis quelques chansons en spectacles à Poèmes et chants de la Résistance?" Dont acte. En fouillant dans les archives de famille, on a finalement déniché les titres manquants.

Evidemment, personne n'en restera là. Savard lance le 18 juin une compilation de Marc Lepage, chansonnier-culte de la région de Québec. A l'automne, pour célébrer le cinquième disque de sa collection (une intégrale des Excentriques, en toute probabilité), MusiSelect sera distribué pour la première fois par le géant Sélect. Thérien, lui, a des tas de projets en marche. «J'ai énormément apprécié de me retrouver dans le siège du réalisateur, lâche-t-il avec emphase, et je vais recommencer.» L'industrie n'a qu'à bien se tenir. Le temps des collectionneurs est arrivé.

À MON PÈRE SES PLUS BELLES CHANSONS

Renée Martel Star (Sélect)

Par cet album, Renée Martel dit au revoir. Doublement. Adieu au père Marcel, dont elle reprend les plus mémorables airs en ultime hommage, mais aussi renoncement à sa propre carrière, pour cause de santé. La coïncidence n'est pas fortuite: le parcours professionnel de la blonde chanteuse finit là où il a commencé, des studios de CHLT Sherbrooke en 1963 aux studios des disques Star à Verdun ce printemps, auprès de ce grand type filiforme à voix tendre, fier westernneur à cœur ouvert que, dans l'ombre du flamboyant Willie Lamothé, les gens de la grande ville auront bien mal connu. A tort.

Voici sans doute la plus belle occasion — et peut-être la dernière — de faire connaissance avec Marcel Martel et son répertoire, certes peu original dans la forme, décanté sans ambages des modèles américains des années 40, 50 et 60, mais riche de sentiments vrais. Tenus à hauteur de distance du western québécois, on aura très peu su hors des campagnes à quel point le *Simple passager*, *La Belle Gaspésie*, *L'hiver a chassé l'hirondelle* et autres *Mon cœur est comme un train* étaient aussi jolies que typiques du genre: les entendre ainsi magnifiées par l'instrumentation de haut niveau des musiciens rassemblés et le timbre incomparable de l'interprète, c'est comprendre qu'elles n'ont pas moins de valeur que le bluegrass d'un Bill Monroe, par exemple, tel que repris par Emmylou Harris. Avez-vous déjà entendu *Blue Moon Of Kentucky* par Monroe? Ça grince le crin-crin pas à peu près. La chanson est pourtant très belle. Suffit de prêter l'oreille, entendre la mélodie, ressentir l'émotion. Pareil pour Martel. Il nous aura fallu l'oreille — et la voix — de sa fille.

Car si on réévalue ce corpus au mieux, c'est surtout le geste qui touche. Pur geste d'amour et de respect d'une chanteuse country-pop envers son pionnier de père. Un geste inimaginable ailleurs que dans le milieu country and western. Sur la planète pop, on crierait à l'opportunisme, on dirait: revoilà Natalie Cole écoutant l'héritage de papa Nat King. Seulement voilà, il n'y aura pas trois ans



VITRINE DU DISQUE



RUSSELL MONK

Cowboy Junkies

de tournée-hommage multimédia. Ni clip pour MusiMax. Ni ronde de lait des télé. Pour Renée Martel, il n'y avait pas de capital à ponctionner: rien qu'un disque de chansons de son père à enregistrer, une boucle à boucler, et puis c'est tout. Le disque est là. L'héritage est transmis. A nous d'en profiter ou pas. En neuf ans de couverture des variétés, je n'ai pas reçu plus généreux cadeau.

Sylvain Cormier

RARITIES, B-SIDES AND SLOW, SAD WALTZES

Cowboy Junkies Latent Recordings

Il y a déjà treize ans paraissait le premier album des Cowboy Junkies, *Whites Off Earth Now!*, en toute confidentialité sur l'étiquette maison Latent. Une petite chose de rien du tout. Un disque de vinyle contenant une musique délicieusement dissolue et triste. Une guitare électrique toute nue, grattée nonchalamment. Une

basse sans contour défini. Une batterie discrète. Et une voix diaphane, plus respirée que chantée, infiniment séduisante, celle de Margo Timmins. Deux ans plus tard, un autre album encore plus minimal, enregistré pour 250 \$ canadiens dans une église de Toronto (d'où le titre, *The Trinity Session*), propulsait le groupe dans les ligues majeures.



Deux compagnies de disques, quatre millions d'albums, un double

live et un *Greatest Hits* plus tard, voilà les Junkies livrés à eux-mêmes, ravivant l'étiquette Latent pour ce disque de rapailage de chansons éparpillées ou inédites, uniquement disponible sur Internet, sur le site [www.cowboyjunkies.com](http://www.cowboyjunkies.com). Ce qui ne veut pas dire que *Rarities, B-Sides And Slow, Sad Waltzes* ne vaille pas une sortie en magasin mais qu'il s'agit d'un disque complémentaire, du genre qui n'intéresse pas les compagnies de disques mais furieusement les fans, une sorte de bootleg autorisé qui contient tout ce qui a pu échapper aux junkies des Junkies: notons l'hypnotique *To Lay Me Down* du Grateful Dead, les exquises valse country *Love's Still There* et *River Waltz* ainsi que l'improvisation *a cappella* en chanson-fantôme de fin de disque.

Pour moi, c'est le meilleur disque des Cowboy Junkies depuis *The Trinity Session*, de par son côté facultatif, hors curriculum: détour gratuit, il s'apprécie pour lui-même, sans qu'on

VOIR PAGE B 6: VITRINE

EN PRIMEUR

UN SUJET BRÛLANT D'ACTUALITÉ

Un film de TAHANI RACHED

Urgence! Deuxième Souffle

Tourné dans la salle d'urgence d'un grand hôpital

- Équipes réduites
- Surcharge de travail
- Manque de temps
- Menace d'épuisement
- Solidarité
- Engagement
- Amour de la profession



[www.onf.ca/urgence](http://www.onf.ca/urgence)

DU 26 MAI AU 9 JUIN À 19 H 30

Au Cinéma ONF  
1564, rue Saint-Denis  
Montréal (Métro Berri-UQAM)  
Téléphone : (514) 496-6895

Une production du Programme français de l'Office national du film du Canada

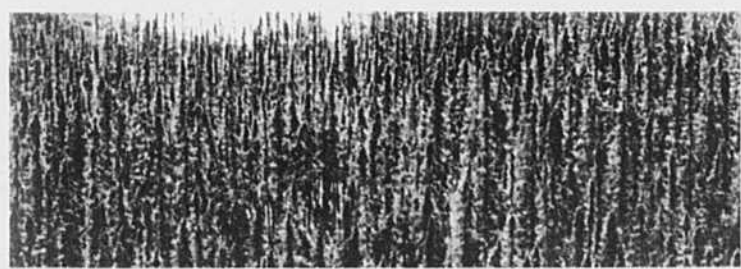


Les Productions Jean-Louis FRUND inc.

vous invitent à la diffusion de la première partie du film

BORÉALIE

à Télé-Québec, le lundi 7 juin 1999 à 20 heures.



Intitulée *De Neige et de Feu*, la première partie de ce documentaire présente le cycle des événements naturels de la forêt boréale coniférienne. À travers les saisons, nous observons 52 espèces d'animaux qui peuplent nos forêts du Nord.

De façon magistrale, une animation 3D recrée le réseau racinaire des conifères, le transit de la sève vers le feuillage et l'opération complexe de la photosynthèse.

Le film analyse les effets, sur la forêt et ses habitants, des perturbations naturelles que sont les incendies, le chablis et les épidémies d'insectes.

La deuxième partie, *La Fibre du Nord*, (dont la diffusion n'est pas encore inscrite à l'horaire) examine les rapports des humains avec la forêt coniférienne.

Pour satisfaire nos besoins domestiques et industriels, les forestiers provoquent un nouveau cycle de vie. Un autochtone intègre les multiples ressources de la forêt boréale dans la fabrication d'un canot d'écorce. Un artisan sculpte sous nos yeux un cor alpin, et un corniste en tire des appels et une musique caractéristique. Un luthier nous fait assister à l'avenue intégrale de la fabrication d'un violon d'épinette. Et nous partageons finalement un concert sylvestre.

Dans ses dimensions scientifique et humaniste, BORÉALIE présente une contribution positive à la compréhension du dynamisme de la forêt boréale. La participation de quelque 150 spécialistes apporte à ce film une crédibilité incontestable.

cinéma libre est fier d'inaugurer le nouveau Complexe cinéma et nouveaux médias de Montréal

eXCentris

Lundi 7 au jeudi 10 juin — 16h et 20h

MOUVEMENT RÉEL

de Danièle Racine - v.o. franç. et angl.

Suivi de VISIONNAIRES de Carlos Ferrand



Lundi 7 au jeudi 10 juin — 18h et 22h

KARAOKÉ

de Stéphane Laffleur

POT DE COLLE

de Etienne Desrosiers et Nicolas Frichot

CO: TRILOGIE URBAINE de Julie Bernard, Ranang Rousseau, Mathieu Bélanger

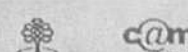
LE TROMPETTISTE de Yann Cleary, Silvain Ledoux, Monik Paskal Potvin



Cinéma LIBRE  
[www.cinemalibre.com](http://www.cinemalibre.com)

eXCentris

3536, boul. St-Laurent - Info: (514) 847-3536



## VITRINE

SUITE DE LA PAGE B 5

en juge la valeur par rapport au dernier Junkies. Ni passé ni futur qui tiennent ici: rien que de la musique délicieusement dissolue et triste. À goûter seulement si l'on est accro. Curieusement, c'est grâce à ce disque que je le suis à nouveau.

S. C.

## TOUT LE MONDE AU CIEL

Claude Péloquin  
Musi-Art (GAM)

Quand je pense à Claude Péloquin, je vois une chemise hawaïenne avec un gars dedans, les deux volant au-dessus de la salle de bal du Westin Mont-Royal sur un tapis de Turquie (c'est plus parti). Souvenir sur-réaliste d'une rarissime apparition publique du plus fameux *drop-out* de la chanson québécoise à l'occasion de l'intronisation de son Lindbergh au panthéon des Classiques de la SOCAN. Je n'ai rien retenu de son laïus d'acceptation audit gala, sinon que personne n'avait rien compris et qu'on avait tous bien rigolé. C'est précisément ce que j'espérais du retour inattendu sur disque de Pélo-



parolier-de-Charlebois-première-époque: ne rien piger et pouffer un brin. Écouter cet album comme on lit un article de Hunter S. Thompson, le célèbre tripeux du magazine *Rolling Stone* et auteur de *Fear And Loathing In Las Vegas*. Pour l'effet.

Hélas, c'est raté. À jeun, c'est franchement imbuvable. Drogué, je n'ai pas essayé, imbibé non plus. Imaginez du Lucien Francoeur sans l'humour, de la poésie de «bars mal famés», d'Indiens «déracinés» et d'amour dans le triangle des Bermudes» débitée sans rythme sur fond de rock lourd ou de pseudo hip-hop matiné de techno pour faire jeune. Imaginez une version parlée de Lindbergh, genre Gainsbourg-Gainsbarre des dernières années, velléité d'auteur qui veut absolument chanter sa meilleure. On se demande quelles vieilles amitiés ont joué, quelles dettes d'honneur on a acquittées pour qu'une compagnie de disques accepte de cautionner une telle indulgence. Pire, on ne voit la chemise hawaïenne nulle part dans le livret. Inexcusable.

S. C.

BEETHOVEN -  
BRENDL - RATTLE

Ludwig van Beethoven: Intégrale des cinq concertos pour piano (n° 1, en do majeur, op. 15; n° 2, en si bémol majeur, op. 19; n° 3, en do mineur, op. 37; n° 4 en sol majeur, op. 58; n° 5, en mi bémol majeur, op. 73 «L'Empereur»). Alfred Brendel, piano; Orchestre philharmonique de Vienne, dir.: Simon Rattle. Fourreau de trois disques, durée totale: 2 heures 57 minutes 50. Philips 462 781-2

## FRANÇOIS TOUSIGNANT

De son vivant, Beethoven était réputé pour déménager souvent, très souvent. L'histoire récente du monde de la radio montréalaise montre que, même après sa mort, notre cher compositeur n'a pas perdu ses excentriques habitudes, descendant du paradis pour se loger en l'île Notre-Dame. Cela n'empêche pas certains interprètes de lui rendre fréquemment visite, comme le prouve cette nouvelle et troisième intégrale de ses cinq concertos pour piano par Alfred Brendel. Pour la chronique, la première date des années 70, avec l'Orchestre du Concertgebouw d'Amsterdam dirigé par son chef titulaire d'alors, Bernard Haitink; la seconde, des années 80, sous la baguette de James Levine, et qui apportait la jouvence d'une cure d'enregistrement numérique. On voit l'écart entre une vision de l'accompagnement plus sérieuse (Haitink) et plus opératique (Levine).

Pourquoi un artiste revient-il souvent au même répertoire? Arthur Schnabel a proposé cette réponse en affirmant vouloir se consacrer à de la musique dont la partition est toujours supérieure à ce qu'un interprète peut en tirer; ainsi, il admettait devoir éternellement devenir meilleur.

De toutes les versions qui existent, en intégrale comme en enregistrements individuels ou en couplage, cette nouvelle «proposition» de Brendel joue de conjonctions astrales rarissimes. Tout d'abord, sa longue affiliation intime avec l'Orchestre philharmonique de Vienne (Wiener Philharmoniker); Brendel est à ce point aimé par ces musiciens qu'ils l'ont même élu — des élections qui se font à l'unanimité! — membre honorifique de la formation, le troisième pianiste à recevoir cet honneur depuis sa fondation en... 1842! Une telle histoire d'amour passe aussi bien en salle que sur disque. Il y a aussi la rencontre, en 1993, du jeune chef britannique Simon Rattle avec l'orchestre, qui a, apparemment, déclenché des passions folles dans une ville où la musique est chose plus sérieuse encore que la politique. La

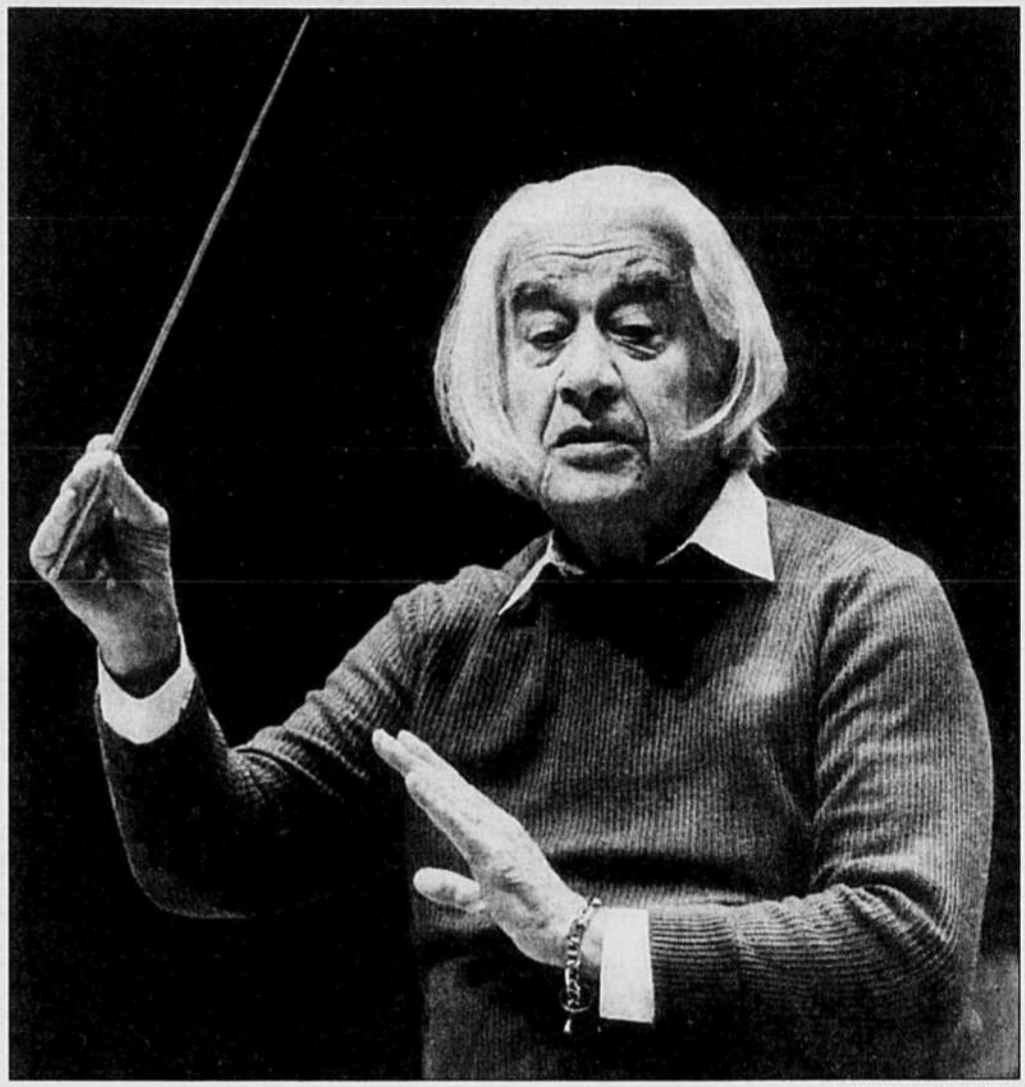
chimie du terreau est donc prémonitrice de grandes choses.

Ces grandes choses, on les entend tout au long de cette intégrale. La prise de son y est si formidable qu'on ne perd rien des nombreuses subtilités qui la font se démarquer de tant d'autres. Le piano, comme toujours chez Philips, est rayonnant, même si certains aigus sont à la limite de la dureté, voire de la sécheresse. Cela, après tout, c'est un peu la marque de commerce de Brendel. L'orchestre est somptueux, avec cette singularité des timbres des bois qui font sa réputation et son unicité. En chef musicien, Rattle sait les faire nous caresser les oreilles comme exploser en victorieuses fanfares.

Arrivons tout de suite aux subtilités. Deux exemples vous convaincront de ce que l'art de la conjugaison Rattle-Vienne peut donner: l'exposition des quatrième et cinquième concertos (*L'Empereur*).

Dans le premier, sur la carte de visite lancée d'entrée de jeu par le pianiste, Rattle fait commencer l'orchestre de manière imperceptible, comme une douce poursuite de l'impression favorable laissée par cette introduction. C'est tellement beau, simple et parfait que c'en est indescriptible. Alors que dans *L'Empereur*, c'est l'énergie sans agressivité des accents qu'il imprime aux lignes qui épatent, comme la clarté des dialogues entre les instruments.

Des instants comme ceux-là, cette intégrale en regorge au point où on l'écoute sans jamais ressentir quelque sensation de blasé ou de déjà vu. Ce ne sont ici que des détails. Importants, certes, mais qui ne seraient rien s'il n'y avait une communication et une communion de style, de technique et d'esprit entre tous les interprètes. Je n'insisterai jamais assez là-dessus: cette intégrale en est une dans laquelle l'union du penser et du faire trouve une très belle réalisation musicale et artistique. Les concertos de Beethoven, s'ils demeurent des compositions virtuoses, sont plus que des moments d'épate digitale; sans être des sommets de réflexion dans la création de Beethoven — le concerto est après tout un genre plus léger dans sa conception —, ils demeurent néanmoins une pierre de touche du répertoire à laquelle les grands artistes aiment revenir, comme pour faire un bilan d'eux-mêmes et aussi pour nous apporter le fruit de leur expérience et de leurs réflexions sur des pages qui, comme le disait Schnabel, restent souvent bien plus riches que ce qu'on peut en jouer en une fois. Pourquoi, alors, se contenter d'une seule version. Après avoir entendu quelques fois cette intégrale, on se rend compte avec étonnement qu'elle était nécessaire.



WERMER NEUMEISTER

## Sergiu Celibidache

CELIBIDACHE -  
BRAHMS - SWR

Johannes Brahms: Les Quatre Symphonies (n° 1, en do mineur, op. 68; n° 2, en ré majeur, op. 73; n° 3, en fa majeur, op. 90; n° 4, en mi mineur, op. 98); répétition du premier mouvement de la quatrième symphonie. Orchestre symphonique de la radio allemande du Sud-Ouest à Stuttgart (SWR), dir.: Sergiu Celibidache. Fourreau de quatre disques, durée totale: 192 minutes 38. DGG 459 635-2

Celibidache, Sergiu Celibidache, un nom de légende. En fait, la plupart des mélomanes ne connaissent que le nom, les plus chanceux un disque, les rares privilégiés un souvenir de concert. C'est que Celibidache n'aimait pas beaucoup les tournées et détestait par-dessus tout les enregistrements. Pour lui, la musique était affaire de concert, le chef se faisant intermédiaire entre les musiciens, le public et la partition. Un studio lui semblait plus stérile qu'une salle de chirurgie après l'asepsie la plus rigoureuse.

Pour gagner sa vie, celui qui a commencé sa carrière au sommet comme chef de l'Orchestre philharmonique de Berlin après la guerre et avant le retour de Furtwängler en 1952 puis fait des tournées internationales va devenir chef d'orchestre de radio, notamment à Stuttgart et à Stockholm. L'Allemagne et la Suède, à l'instar de nombre de pays européens, sont en effet des lieux où la radio produit des concerts pour nourrir sa programmation, et les diverses stations en produisent en si grand nombre qu'elles se sont dotées de formations symphoniques de premier plan.

On connaît moins ces orchestres — ils enregistrent souvent peu, mais ils ont souvent à leur tête des chefs importants. Celibidache s'est donc concentré sur son travail avec ces organismes. Reconnu pour son excen-

tricité dans les tempos (on les trouve trop rapides, trop lents, avec des changements qui paraissent arbitraires mais qui apportent toujours un éclairage insoupçonné sur des partitions connues), comme maniaque du détail en répétition, aussi à l'aise dans le grand répertoire germanique que dans les feux d'artifice français et les envolées russes, notre Roumain, à sa mort récente, ne laissait donc que bien peu de témoignages «réels» et concrets de son activité.

Il se trouve qu'il avait oublié que les radios, ça enregistre, et parfois tout! Ne voilà-t-il pas qu'après d'âpres négociations avec la succession, la DGG a obtenu les droits sur de nombreux rubans, notamment ceux de la radio de Stuttgart, et qu'elle en profite pour rendre disponibles ces souvenirs d'un soir qu'on croyait à jamais éteints, sinon enfouis dans la mémoire des chanceux qui pouvaient être présents en salle. Le projet d'une magistrale «Celibidache Edition» envahit les rayons.

Egoïstement, j'ai choisi de vous parler des quatre symphonies de Brahms, histoire d'entendre ce que cela pouvait bien donner. Le chef y prend d'incroyables libertés avec la musique. Rallentandos exagérés dans les épanchements mélodiques — qui, remarquons-le, le deviennent ici vraiment; clarté percutante dans les synopses; usage de pathos tel que, parfois, on se prend à penser à Tchaïkovski dans le chant tendu des violons. On s'étonne avec joie de l'exubérance énergétique des finales ou de certains scherzos, de certains traits d'accompagnement.

Toujours on se dit que, même si «on n'aime pas trop ça», c'est néanmoins plus que défendable comme version; on se passionne pour sa vision si intime de ce répertoire. En génie, il allie avec un rare bonheur l'écoute au deuxième degré, celui où le moment est aussi important que sa place dans l'avancement du propos. Ainsi, quand, dans un mouvement lent, celui de la deuxième symphonie par exemple, le thème revient en s'enrichissant, ou que l'harmonie se fait plus dense, Celibidache prend un plaisir sensuel à se mettre à étirer le temps pour

qu'on profite davantage de ces moments bénis.

Un autre bel exemple de son art d'interpréter la battue est le premier mouvement de la troisième symphonie.

Chaque zone tonale ou thématique est caractérisée, par sa nature propre, dans un déroulement temporel caractéristique (par zone tonale, une expression un peu pédante mais qui est la seule utilisable ici, je parle de sections ou toute la musique s'articule ou s'oppose dans une tonalité autre que ce qu'on entendait et qui ne sert pas de modulation). L'harmonie se met donc à respirer et ne se contente plus de n'être qu'une colonisation du discours; elle devient l'expression de sa nature même. En cela, Celibidache a probablement raison pour les alourdir, comme un pur Allemand musical.

Il a aussi des trucs. J'en retiens un qui étonne dans ce genre de musique: celui de ne pas outrageusement appuyer les basses pour les alourdir. J'oserais même avancer que cet allègement des contrebasses assoit encore plus la richesse des symphonies au lieu de l'écraser.

Et, quoi qu'on puisse en dire ou en penser, au bout du compte, toutes ces «déviations» produisent un parfait effet d'équilibre psychologique et musical. Cet artiste qui disait se fier à son inspiration et à son intuition (tout le contraire de Brendel!), à être prêt à tout changer sur le coup du moment, ce chef offre une vision profondément unifiée de chacune des symphonies.

Comme il a de la personnalité, vous allez sur sauter peut-être à l'entendre chanter ou crier ici ou là. Entendez tousser aussi. Fermez les yeux et imaginez-vous au concert. Cela demande un léger effort d'imagination: la prise de son est adéquate mais manque un peu de relief (les enregistrements furent faits il y a vingt ans pour la radio, loin des idées numériques et des systèmes perfectionnés d'aujourd'hui). Par contre, le nettoyage est fort bien fait.

Écoutez-t-on plus Brahms que Celibidache? Pour ma part, je ne sais pas encore. Pour tout vous dire, cela m'est égal: la musique est tellement bonne que j'aurais honte de ne pas m'en satisfaire.

## Pierre-Léon Tétrault

Territoires d'allégresse

Tel un hommage à Jean-Paul Riopelle

Travaux récents &amp; lancement de l'album d'estampes «Partout le Jazz»

OTTAWA	QUÉBEC	MONTRÉAL
13 mai-10 juin	23 mai-15 juin	4 juin-10 juillet
Galerie Jean-Claude Bergeron 150, St-Patrick (613) 562-7836	Galerie Madeleine Lacerte 1, Côte Dinan (418) 692-1566	Galerie Du Gazon-Couture 1460, Sherbrooke ouest (514) 286-4224

Jusqu'au 24 octobre 1999

L'exposition dresse un bilan de l'activité artistique des années 1960-1970 au Québec. Au cours de ces deux décennies, la planète est en ébullition. Le Québec aussi! De nouveaux artistes émergent. La société les inspire. Ils veulent se rapprocher du public.

Un thème, deux expositions présentées simultanément au Musée de la civilisation à Québec et au Musée d'art contemporain de Montréal.



Le Musée de la civilisation est subventionné par le ministère de la Culture et des Communications.

85, rue Dalhousie, Québec • (418) 643-7158 • www.mccq.org

Québec

Le 7 juin 1994

RENÉ DEROUIN larguait 19 000 pièces céramiques du projet MIGRATIONS au fond du fleuve Saint-Laurent



EN LIBRAIRIE Éditions l'Hexagone :  
1996 RESSAC. De Migrations au Largage

déclics ART ET SOCIÉTÉ

Le Québec des années 60 et 70

LES ARTS

ARTS VISUELS

## Collectionneurs de rêves

Avec sa galerie de portraits, Jean-Jacques Ringuette dresse une liste de types associés à la mascarade

### IL Y A CERTAINEMENT L'Océan

Jean-Jacques Ringuette  
Galerie Rochefort  
455, avenue du Mont-Royal Ouest,  
local 603  
Jusqu'au 15 juin

### BERNARD LAMARCHE

Jean-Jacques Ringuette est de ces artistes dont le travail est diffusé plus abondamment à l'étranger qu'ici. De fait, une de ses séries photographiques, en particulier, a voyagé. Tous ceux qui ont vu les corps masculins émaciés de sa série *Ecce Homines - Les offenses crépusculaires* ont très certainement gardé un souvenir vif de ces images, tant elles sont incisives.

La série a récemment été présentée à Rome, à la Galerie Il Ponte, dans le cadre de l'événement *Orizzonte Québec*, organisé à l'automne dernier par le Musée du Québec. L'institution des plaines d'Abraham a également soutenu cette année le travail de Ringuette lors de la vitrine *Québec a Catalunya*, au Centre d'art Santa Monica à Barcelone, en Espagne, puis dans le cadre du Printemps du Québec à Paris, au prestigieux Passage de Retz. Les deux événements, des expositions de groupe, étaient organisés sous le commissariat de Louise Déry, anciennement du Musée du Québec, actuelle directrice de la Galerie de l'UQAM. Des extraits de *Ecce Homines* avaient aussi été retenus par le commissaire d'exposition allemand Hans-Michael Herzog pour être présentés à la Kunsthalle de Bielefeld et à la Haus am Waldsee, de Berlin, dans un accrochage portant sur le corps. Enfin, ses images ont fait partie de l'exposition *Emote* au Hyde Park Center de Chicago. C'est dire que la carrière internationale de Ringuette va bon train.

Au Québec, la dernière exposition particulière du photographe remonte à 1993, à la galerie Vu, mais il avait été remarqué lors de l'exposition *Blaast*, organisée par la galerie Rochefort à l'église Saint-Pierre Apôtre en 1997.

Cette précédente série de portraits, très troublante, affiche donc des hommes aux corps maigres, torsés nus, et emprunte certains traits puisés dans la tradition chrétienne des représentations du Christ, tirés de l'iconographie des dépositions, des crucifixions, des piéta de même que de scènes de martyrs. En prenant des modèles nettement contemporains, Ringuette, dans ses photographies, détourne l'héritage chrétien pour y inscrire des préoccupations actuelles, liées à l'érotisme, à l'ère du sida et à l'esthétique publicitaire.

Ces images de la différence, à peine soutenables, exposent des corps fragilisés par leur apparence et par la pose que leur donne le photographe. En outre, la gestuelle retenue mais combien significative des modèles contribue à cette atmosphère de malaise. Ainsi, Ringuette parvenait à produire une imagerie singulièrement affectée, sans jamais tomber dans le maniérisme. Le malaise provient sans doute de la prise en charge, par la photographie, de ce type d'incarnation, habituellement réservé à la peinture.

### Les océans

À la galerie Rochefort, Ringuette présente actuellement une nouvelle série de portraits. Formellement, ces images reprennent la composition des précédentes en ce qu'elles jouent de cadrages similaires et de regards tout aussi fuyants (à l'exception de deux images, dont un autoportrait) et insaisissables que pour la première série. Or ces personnages, campés par des proches du photographe, permettent de poursuivre plus avant l'exploration du vocabulaire de gestes et d'attitudes que Ringuette valorise. Le photographe sait habilement jouer de l'ambiguïté féconde que l'image arrêtée articule entre le statisme de la pose et le



Extrait de la série *Il y a certainement l'océan*. Photographie noir et blanc.

mouvement esquissé par le geste.

Très articulée, cette série rappelle la photographie de studio de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, avec ses attitudes figées et ses poses artificielles, mais élabore la pratique de l'image photographique comme outil d'introspection. Sur fond noir, tous les personnages semblent avoir pris avec des visons extatiques. À chacun est attribué un accessoire qui engage la représentation dans des lieux imaginaires, de la même manière que certaines photographies connues ornent la devanture de quelques théâtres. Très «actés», ces portraits possèdent de riches dimensions affective et fantasmagique.

Cette théâtralité est exacerbée par le recours systématique au «bougé» dans l'image. De cette façon, les attributs qui complètent la *persona* des personnages deviennent indécidables. Dans certaines images, il est impossible d'être totalement certain de la nature de ces objets, comme pour cet homme portant à son œil ce qui ressemble à des chaînes d'engrenage, ou dans cet autre portrait où l'objet possède des connotations phalliques. Ailleurs, un simple néon à la forme ronde devient à la fois un hublot d'où percent le regard et une auréole décrochée de la tête d'un ange. Dans l'angle où il est présenté, cet objet évoque en plus l'ellipse des médaillons antiques. Ailleurs, ce personnage semble illuminé par sa «vision». L'œil exorbité par la lentille qu'il tient devant son visage, il manipule une pyramide acérée, tel un improbable outil de la vision. Autrement, ce personnage féminin, portant à l'épaule un rouleau de papier, relevant son chandail sur son abdomen pour ne dévoiler que du vide, une immatérialité qui fait se fondre son corps avec le noir du fond.

Dans ce que Ringuette appelle une «dramaturgie de l'objet», dans cette

galerie de portraits, il dresse une liste sobre de types associés à la mascarade et, par-dessus tout, à l'excentricité, comme si ces personnages collectionnaient les rêves. À l'entrée de l'exposition, une courte série de quatre formats réduits montre de petites constructions de bois voguant dans un paysage imaginaire. Sur ces abris de fortune flottent, peut-être, les songes troubles expirés par les têtes absentes des personnages. Une fine production.

## Des abîmes de couleurs

### JACQUES HURTUBISE

Galerie Graff  
963, rue Rachel Est  
Jusqu'au 26 juin

### BERNARD LAMARCHE

En 1998, Jacques Hurtubise a vu ses œuvres s'introduire dans plusieurs lieux. Le plus prestigieux était sans aucun doute le Musée des beaux-arts de Montréal (MBAM), qui lui consacrait une première rétrospective depuis 1981, couvrant quarante ans de carrière du peintre jusqu'en 1997. Aussi, la galerie Waddington & Gorce, rue Sherbrooke Ouest, donnait l'occasion de compléter le parcours de l'exposition muséale en présentant des œuvres récentes. En même temps, rue Rachel, la Galerie Graff présentait l'excellent *Noir et blanc*, une exposition à caractère historique construite autour de tableaux exempts de couleur qui, dit le peintre, lui permettent de ne saisir que la forme. Onze tableaux, répartis entre 1961 et 1995, étaient accrochés, démontrant une force de composition remarquable.

C'est au même endroit que l'on retrouve aujourd'hui Hurtubise, avec des œuvres toutes nouvelles. Là, il reprend le même principe de composition à avoir mené à la réalisation de tableaux dans les années 90, à savoir la répétition d'un même motif. Hurtubise a utilisé le même pochoir pour chacun des tableaux, restant alors à remplir les plages de couleurs délimitées par les lignes que donne la matrice. Les œuvres de la fin du parcours de la rétrospective du MBAM fonctionnaient selon ce principe. Ces dernières, ainsi que les toiles présentées chez Waddington & Gorce, pouvaient laisser le spectateur froid alors qu'elles négociaient mal avec un axe central érodé, rappelant en moins systématique les masques de lions des années 80, par-

tement symétriques. Cette séquence — les nouvelles toiles présentées à Graff évitent cet écueil — donnait l'impression que le peintre, voulant rompre avec la symétrie tout en flirtant avec elle, n'avait su articuler sa surface pour y imprégner une structure claire.

### Défier l'œil

La nouvelle série parvient à mieux cerner par la ligne les plages de couleurs investies. Il en résulte une surface plus dynamique, étalée de façon moins égale, moins proche, donc, d'un *all-over* qui aurait eu du mal à concéder la ligne verticale du centre. A peu de détails près, toutes les toiles se ressemblent: la même ligne-contours délimite la surface de toutes les toiles. Il en va ainsi également des seize petits formats sur papier que contient l'exposition. Si le noir et blanc permettait à Hurtubise de ne saisir que la forme, ces nouvelles toiles lui permettent à loisir de déployer les pouvoirs de la couleur.

Avec des caches découpés à l'X-acto, le peintre élabore des formes ajourées appliquées au fond du tableau. Il couvre de couleurs ces trouées par la suite puis, avec le négatif de la première forme, complète le tableau par des contrastes

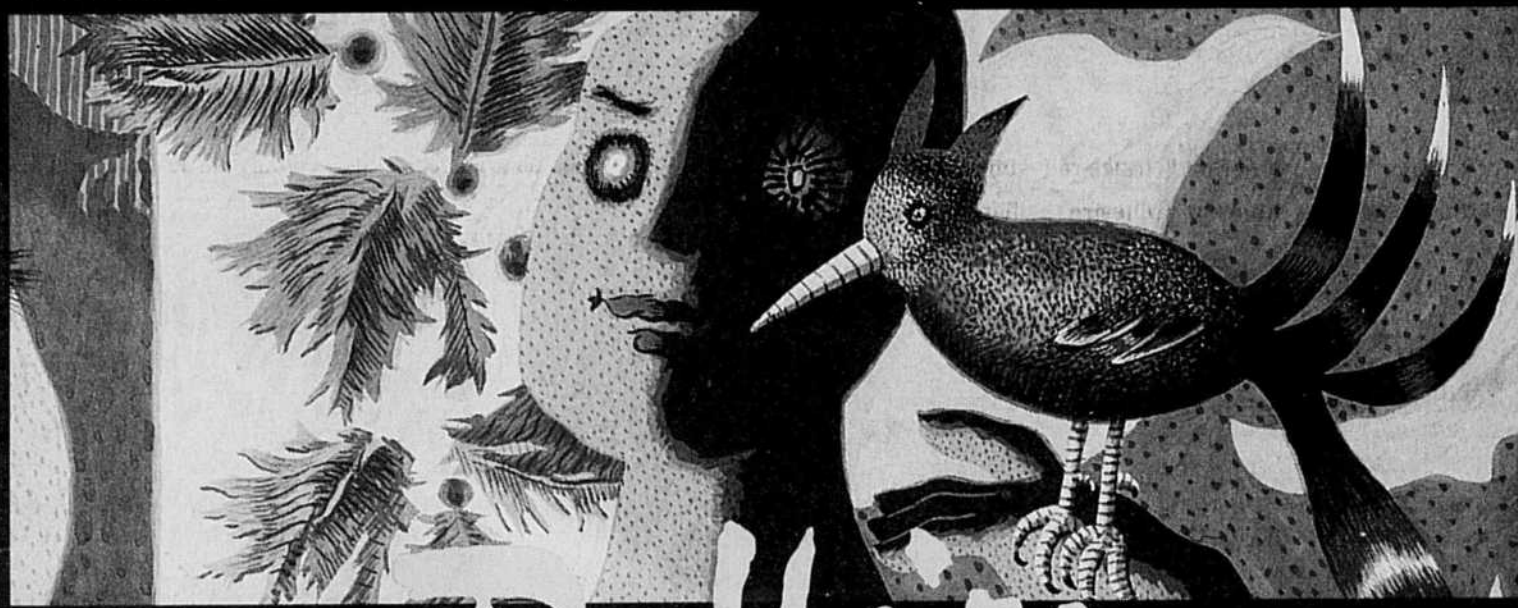
extrêmes, avec une tout autre facture quant à l'application des pigments colorés. Dans les meilleurs cas, les contrastes et les tensions de l'espace pictural sont fascinants, créant des abîmes de couleur. Quelques toiles et œuvres sur papier explorent des oppositions de noir et de blanc pour lesquelles le peintre est toujours aussi habile.

Dans le catalogue de la rétrospective du MBAM, l'historien de l'art François-Marc Gagnon écrit qu'Hurtubise «est un peintre qui corrige», précisant de surcroît que chez Hurtubise, «même le *splash* est corrigé». Ici, les toiles défient l'œil, se plaisent à présenter de petites mais essentielles variations de l'une à l'autre. Dans le même texte, Gagnon rapproche Hurtubise de l'art pop. La ligne-contour grasse qui vient surligner les arabesques des pochoirs, permet de soutenir cette hypothèse. Hurtubise a toujours su mimer les *splash* de couleur de la peinture gestuelle. Ici, les contours gras ne sont pas sans résonner de styles proches de la bande dessinée. De fait, ces toiles se rapprochent des incommensurables univers auxquels le trait des bédistes donne souffle. Il n'en faut pas plus pour être retenu à ces toiles.



SOURCE GALERIE GRAFF, DANIEL ROUSSEL  
Jacques Hurtubise, *Barjols, Provence III*, 1998.

## LA RÉALITÉ A TOUJOURS BESOIN DE L'IMAGINAIRE



# Dallaire

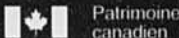
3 juin - 29 août 1999

Plongez dans l'imaginaire, le rêve et la fantaisie de l'univers du peintre Jean Dallaire (1916 - 1965).

Laissez-vous envoûter par les œuvres parfois surréalistes, souvent poétiques, de ce grand artiste québécois.



Commanditaire présentateur



### DAVID BOLDUC DERNIÈRE JOURNÉE

### EXPOSITION ANN MCCALL

ŒUVRES RÉCENTES  
VERNISSAGE LE JEUDI 10 JUIN  
DE 18H À 20H EN PRÉSENCE DE L'ARTISTE  
JUSQU'AU 30 JUIN 1999

### WADDINGTON & GORCE

1446, rue Sherbrooke Ouest  
Montréal H3G 1K4  
Tél. : 847-1112 Fax : 847-1113  
Du mercredi au samedi de 10 h à 17 h  
E-mail : wadgorce@total.net  
Web : http://www.total.net/~wadgorce

## GÉRARD DANSEREAU

Félins, fusées et espace  
tableaux récents

Jusqu'au 26 juin

### GALERIE SIMON BLAIS

4521, rue Clark Montréal H2T 2T5 514-849-1165 Ouvert du mardi au samedi de 10 h 00 à 17 h 30

Galerie  
Art Mûr  
encadrements

### Michel Savage «Sang fleurs»

œuvres récentes  
(poèmes de Laurier Beauchamp)

du 15 mai au 26 juin

3429 rue Notre-Dame ouest (près de Greene) 514-933-0711

Du 1<sup>er</sup> au 11 juin 1999

### Andrée Favre, Guy Savard, Isabella Smolka

Trois artistes diplômés de l'École des beaux-arts  
du Centre des Arts Saidye Bronfman

## GALERIE DOMINION

1438, rue Sherbrooke Ouest, Montréal 845-7471 Du lun. au ven. de 10h à 17h



Edgar Degas, *Edgar Degas par lui-même*, 1857, Eau-forte et pointe-sèche, impression monochrome, 3<sup>e</sup> état. Collection Josefowitz.



Camille Pissarro, *La Messure*, 1879, Aquarelle, eau-forte, vernis mou et émail, imprimé en couleurs, 6<sup>e</sup> état. Collection Josefowitz.

## DEGAS ET PISSARRO

### Alchimie d'une rencontre

Cette exposition conçue par le Cabinet cantonal des estampes de Vevey (Suisse) compte 87 eaux-fortes, lithographies et monotypes réalisés par deux des plus grands graveurs impressionnistes, Edgar Degas et Camille Pissarro.

Heures d'ouverture: Tous les jours de 10 h à 17 h 45; le mercredi de 10 h à 21 h 45.

Droits d'entrée: Adultes: 7 \$; Aînés (65 ans et plus): 6 \$; Étudiants: 2,75 \$; Jeunes de 12 à 16 ans: 2 \$; Moins de 12 ans et Amis du Musée du Québec: entrée gratuite.

Renseignements: (418) 643-2150 www.mdq.org

Parc des Champs-de-Bataille, Québec

17 juin - 22 août 1999

Le Musée du Québec: L'Art de passer à l'an 2000

### MUSÉE DU QUÉBEC

Le Musée du Québec est subventionné par le ministère de la Culture et des Communications du Québec.



HÔTEL  
LOEWS LE CONCORDE  
QUÉBEC

### PROFITEZ DE NOTRE FORFAIT SÉJOUR ET MUSÉE

- CHAMBRE AVEC VUE SUR LE FLEUVE
- PETIT DÉJEUNER BUFFET
- BILLETS POUR LE MUSÉE

À partir de 99 \$ par personne, par nuit,  
en occupation double.

Taxes non incluses. Chambre en classe Hospitalité.

L'HÔTEL OFFICIEL DE L'EXPOSITION, À PROXIMITÉ DU MUSÉE DU QUÉBEC, INFORMATION / RÉSERVATION 1 800 463-5256

# Gargouillis sous les gargouilles

On peut essayer de s'en abstraire, surtout le matin, l'oreiller sur la tête, cherchant à rattraper le sommeil qui s'entête à fuir. Vain espoir. Les bruits de Paris vous rejoignent, vous déchirent les tympans. Klaxons, injures des chauffards, rumeur qui gronde avec la foule en mouvement perpétuel, tintamarre des tasses à café sur la terrasse du bistrot du coin. Je crie pitié au nom de mon épuisement postmarathon cannois. Rien à faire: il faut émerger des limbes pour rejoindre ce chaos ambulante qu'est la rue. Ça se corsera plus tard, devant un flot roulant de manifestants handicapés qui bloqueront la circulation par ce beau samedi de mai, revendiquant bien haut le droit à la dignité humaine. Et les automobilistes en furie, tête à queue dans leurs bouchons, de klaxonner de concert. Le gai Paris carbure au vacarme, à la contestation chronique et aux institutions vénérables et essentielles qui ferment boutique à tout bout de champ pour cause de grogne. Une grève des transports en commun paralysera dans quelques jours les routes, avec embouteillages en gerbe. Je l'ai échappé belle et l'ignore encore candide. Sous les gargouilles, ça gargouille ferme. Et déclinez ce verbe à tous les temps.

C'est décidé: je pique vers le Louvre. Manque de pot: la pyramide est scellée comme un tombeau de pharaon. Au Musée d'Orsay, même cadenas rageur. C'est la grève des musées. On ne passe plus. «Retournez chez vous, braves gens. Et quand il y aura des sous à injecter dans nos salaires et des effectifs accrus, on dépoussiérera la Joconde. Promis.» Bon! bon! puisque c'est comme ça...

Qu'importe? je me dis, philosophe. Paris est un musée à ciel ouvert de toute façon. Je reviens sur mes pas, di-



Odile Tremblay  
♦ ♦ ♦

rection le vieux Marais, histoire d'admirer l'hôtel de Sens où vécut la reine Margot, filant tout droit jusqu'à la rue de Sévigné où le musée Carnavalet, prenant le contre-pied de ses semblables, miracle, affiche ouvert. Merveilleux endroit, soit dit en passant. Nulle part ailleurs on ne vous expliquera en long et en large, avec œuvres, maquettes et artefacts à l'appui, les dessous sanglants de la Révolution française. Frissons garantis. Cette fois, heureuse initiative, en guise d'exposition provisoire, jusqu'au 20 juin, on y a mis en quelque sorte Paris en bouteille, laissant les sceptiques, qui croyaient l'exercice impossible, confondus.

Eh oui, le parcours de l'heure au Carnavalet s'intitule *Les Rues de Paris au XVIII<sup>e</sup> siècle*, et passe par le regard allumé d'un chroniqueur d'époque: Louis Sébastien Mercier, qui décrit les ridicules et les manies de ses contemporains avec un plaisir féroce que vous partagez illico, en transposant le tout au présent, il va sans dire.

Si l'on voit le Paris d'aujourd'hui comme un cirque amusant autant qu'anarchique, c'est — soyons juste —

faute d'avoir connu celui d'hier, plus désorganisé encore. Une petite visite dans le passé s'impose donc, livrée sur place avec la visite guidée. Illustrant des extraits de la prose de notre homme, des tableaux, des gravures, des enseignes, des documents d'archives, des objets de la vie courante venant réveiller ce cirque englouti. On a même droit à un dentier en os, à un peigne à poux, à un bigoudi en terre cuite et à d'autres témoins dérisoires d'un quotidien révolu. Il n'y a pas à dire: les objets de tous les jours, des fois, ça parle plus fort des réalités d'hier qu'un beau tableau bien enjolivé.

Mais qui est donc ce Louis Sébastien Mercier? me demanderez-vous. Un badaud impénitent à la plume acérée, également journaliste, essayiste, romancier à ses heures, qui croquait ses concitoyens sur le vif dans les rues agitées de la Ville lumière à la veille de la Révolution française. Il rigolait ferme quand il ne pleurait pas un peu sur le sort des prostituées (innombrables), des enfants abandonnés (plus nombreux encore) et de la misère endémique d'un peuple n'ayant pas encore le loisir des grèves à répétition mais rouspétant tout de même et se préparant mine de rien à couper le cou aux aristos.

En attendant, ça roulait cahin-caha. Circulation dangereuse, notez-vous, en déambulant sur les grands boulevards? Peccadilles! Jadis, le piéton n'avait qu'à implorer le ciel d'être épargné avant de traverser la chaussée: «Le maître vous renverse, le valet s'égosille, et se ramasse qui peut», décrivait Mercier. Quand un cocher vous a moulu tout vif, on examine chez le commissaire si c'est la grande ou la petite roue. Le cocher ne répond que de la petite, et si vous expirez sous la grande, il n'y a point de

dédommagements pécuniaires pour vos héritiers.»

Quant aux bruits de Paris, le chroniqueur les a connus plus pittoresques que nos klaxons contemporains, nourris qu'ils étaient par les cris des marchands ambulants s'égosillant sur tous les tons, sans parler des coqs, poules et bétail d'abattoir qui poussaient cocoricos et meuglements d'un arrondissement à l'autre.

Déficience, l'hygiène parisienne contemporaine? Allons donc! Süskin, avec son roman *Le Parfum*, avait donné un aperçu de l'odeur nauséabonde qui émanait autrefois des abords de la Seine. Louis Sébastien Mercier en rajoute dans la description olfactive: contenu des pots de chambre jeté par la fenêtre au moyen des gouttières, latrines publiques inexistantes, chic Parisiens faisant leurs besoins à tout venant, au jardin des Tuileries surtout, devenu le rendez-vous général des sans-culottes avant la lettre. Ajoutez au tableau l'eau potable puisée directement à la Seine, avec couleux et dépôts en prime. «*Les quais, en particulier, révoltent également l'œil et l'odorat, de préciser le chroniqueur, et les excréments du peuple avec leurs diverses configurations sont incessamment sous les yeux des duchesses, des marquises et des princesses.*»

Comme quoi, progrès il y eut bel et bien au fil des siècles. Gardons le moral. A moins que les crotes humaines n'aient été tout bonnement remplacées par celles des chiens. Paris sera toujours Paris, et dans les musées de l'avenir, les visiteurs écarquilleront à leur tour grand les yeux: «*Grèves, embouteillages, manifestations, bombes, vous dites?*» Et ils verseront une larme attendrie sur un téléphone portable, témoin survivant du fou Paris des temps jadis. [otremblay@ledevoir.com](mailto:otremblay@ledevoir.com)

## MUSIQUE

# Parodies, clin d'œil et pochades

Les musiciens dits classiques ont-ils toujours conservé l'allure compassée que l'on pourrait attribuer, par exemple, à des courtiers de Bay Street?

CLÉMENT TRUDEL  
LE DEVOIR

Mozart a pratiqué l'humour facile dans une *Plaisanterie musicale* (K. 522) parsemée de fausses notes et de passages obstinément pompiers; certains ont pu reprocher à ce géant incontesté quelque «musiquette» ça et là. C'est tout comme si on s'autorisait à boudier un dramaturge qui insère des passages loufoques visant à atténuer la trame sérieuse, voire tragique, d'une pièce! I Musici de Montréal a d'ailleurs gravé une version désopilante de cette *Plaisanterie*, sur un disque Chandos où se retrouvent également la valse-caprice *Wedding Cake*, de Saint-Saëns, et *Le Carnaval des animaux*, d'un compositeur qui ne s'interdit pas les imitations — et qui à son tour fut pastiché (par représailles ou juste pour rire?).

Modeste Moussorgski, que l'on associe le plus souvent aux œuvres colossales que sont *Boris Godounov* et *La Khovantchina*, n'a pas hésité à plonger dans la satire: *Séminariste*

est une chanson où se mélangent les mots latins indigestes et les pensées galantes d'un futur prêtre énamouré de la fille du pape. De façon plus marquée, dans sa *Chanson de Méphisto dans la taverne d'Auerbach*, Moussorgski nous sert une cascade de rires dont l'occasion est l'incongruité d'admettre une puce à la cour et de la décorer — c'est Chaliapine, semble-t-il, qui a donné le ton à d'autres chanteurs célèbres en incluant dans ses récitals cette chanson, aussi connue comme *La Puce* et qui fut orchestrée par Stravinski.

### Déconstruction

Parodie, clin d'œil, pochade, c'est ce à quoi m'a fait songer l'autre jour la réécoute de l'un des derniers airs que chante Macheath dans l'*Opéra de quatre sous*: *Sauvé! Sauvé!* (*Gettett...*). Rien ne manque aux trémolos qui s'imposent lorsqu'un Kurt Weill nargue l'opéra bourgeois. Et que dire de certaines pièces d'Eric Satie qui participaient à une sorte de déconstruction du langage musical courant, à une époque où Cocteau y allait de ses arlequinades?

L'un des pianistes longtemps identifiés à l'héritage de George Gershwin, Oscar Levant, s'est moqué des «clichés» de *Pelléas et Mélisande*, de Debussy; il a signé dans les années 30, à Hollywood, un opéra intitulé *Le crayon est sur la table*, dont personne aujourd'hui ne se plaint qu'il n'ait pas été conservé. Gershwin lui-même dut s'incliner devant l'insuccès de ce qu'il présentait — en 1934, un an après l'arrivée d'Hitler à la Chancellerie! — comme une échappée chez des Allemands comiques. *Pardon my English* ne connut en fait que 46 représentations. Les disques Elektra Nonesuch l'ont repris sur CD en 1996 sans prétendre en faire un hit.

Par moments, il est rafraîchissant de rencontrer des provocateurs, des



Mauricio Kagel en compagnie de Lorraine Vaillancourt, en 1992.

JACQUES NADEAU LE DEVOIR

musiciens doués, non conformistes, sachant manier le scalpel ou se faire sarcastiques — comme Poulenc dans *Les Mamelles de Tirésias* — pour mieux disséquer un genre dans lequel ils prétendent innover ou dont ils veulent se distancier. Mauricio Kagel peut entrer dans cette catégorie, lui qui, en Argentine, milita pour la *Nueva Música* et, une fois installé à Cologne, pour la *Neue Musik*. On connaît ses *Marches pour rater la victoire* et son *Staattheater*, qui comprend un «ballet pour non-danseurs», où les acces-

soires comprennent un pot de chambre ou un clystère prêt pour administrer un lavement (la première eut lieu à Hambourg en 1971).

Rires grinçants? Sans doute, mais contribution à une remise en question de ce que Kagel perçoit comme un encroûtement.

Que dire de l'Italien Sylvano Bussotti, auquel on prête un «langage extrême» dans sa production multimédia, dans ce *Bussottioperaballet* où il s'est longtemps investi? Bussotti a dessiné lui-même les costumes de son opéra en 23 scènes,

*Lorenzaccio*, créé en 1972 à l'ouverture de la Biennale de musique contemporaine de Venise — rien ne passe inaperçu quand c'est Bussotti qui s'en mêle, comme lorsqu'il demande au pianiste David Tudor, auquel il dédie ses *Cinq pièces...*, de passer des gants épais pour, dit-on, éviter de frapper des sons isolés et potentiellement mélodieux!

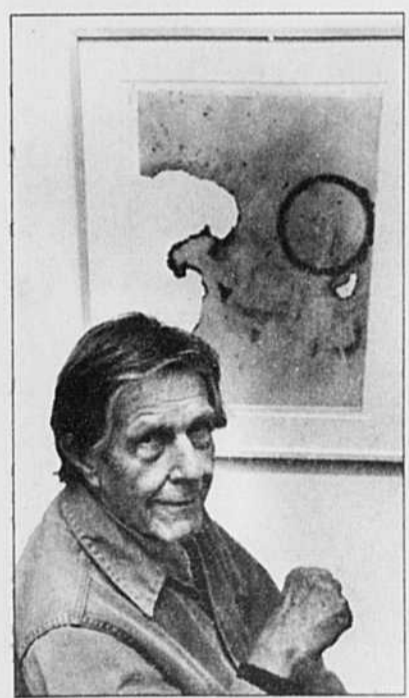
### Silence

Comment ne pas inclure dans ce groupe de provocateurs John Cage (1912-1992)? Il commit entre autres

une *Cheap Imitation* d'Eric Satie, mais l'un des points marquants de sa production tendant à recouvrer pour la musique une liberté de plus en plus grande se situe en 1952 avec la pièce en trois mouvements *4'33"*, d'où ne jaillit aucun son intentionnel (le pianiste David Tudor, encore lui, respecta l'esprit de Cage et ne fit aucun geste durant ce mouvement qui équivalait à une pause). A recenser comme curiosité? Pas tout à fait, car cela donna aussi l'idée à d'autres de tenter cette expérience de silence, troublé il est vrai par un concert de toux ou quelques borborygmes.

C'est par un euphémisme que Jean et Brigitte Massin s'en tirent dans leur ouvrage *Histoire de la musique occidentale*, publié chez Fayard, qualifiant une génération de «provocateurs» — surtout à l'œuvre en Amérique, mais pas uniquement — de «praticiens de la dénégation stimulante». Entende qui pourra. Les auteurs, fort à propos, soulignent l'affinité entre les excentricités d'un Marcel Duchamp et celles d'un John Cage («*Ce n'est pas par hasard que la première réponse musicale à la provocation surréaliste survint à l'heure où la musique inventait de se faire concrète ou électronique.*»). De Cage, cet ouvrage retient que la fréquentation de la sagesse orientale a pu déterminer chez lui «l'importance nouvelle donnée au silence comme élément constitutif du fait musical».

Si l'on a pris un billet pour un opéra bouffe ou si on se prépare à entendre les drôleries ou les facettes d'un Offenbach, rien ne se produit d'inattendu. Mais chez d'autres musiciens couramment identifiés à un courant bien «normé», il peut être amusant de constater que beaucoup ont fait des incursions dans le trivial et que l'humour, le rire en coin, leur sied bien dans l'ensemble, comme a tenu à le rappeler en décembre dernier I Musici de Montréal, qui donnait au Monument-National, outre la *Plaisanterie musicale* de Mozart, *La Serva Padrona* (Pergolesi) et *Il Maestro di Capella*, de Cimarosa.



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

John Cage

## VERDI: REQUIEM

et

*La Traviata*: Prélude - Acte 3

*La Forza del destino*: Ouverture

Chœur Polyphonique de Montréal

Chœur de Laval

La Chapelle de Montréal

Petits Chanteurs de la Cathédrale

L'Ensemble Orchestral de Montréal

160 voix et 65 musiciens

direction

YANNICK NÉZET - SÉGUIN

Michèle Boucher, soprano

Danièle LeBlanc, mezzo-soprano

Marc Hervieux, ténor

Marc Belleau, baryton-basse

vendredi 11 juin 1999 à 20h

Basilique  
NOTRE-DAME

116 Notre-Dame ouest (métré Place-d'Armes)

25 \$ aîné-e-s 20 \$ étudiant-e-s 10 \$

Réseau Admission (plus redevances)

(514) 790-1245 / 1 800 361-4595

et à l'entrée une heure avant le concert

# ÉTÉ

## la Chaîne culturelle

vous offre encore et encore plus...

chaîne culturelle  
Radio-Canada  
www.radio-canada.ca

**DIMANCHE**  
**13h**  
COUP DE THÉÂTRE aux  
Quinze jours de la dramaturgie

Enregistrée à Ottawa, l'émission donne notamment la parole au directeur artistique du Théâtre français du CNA, Jean-Claude Marcus, à la metteuse en scène Louise Naubert et aux auteurs Massa Makan Diabaté et Stefan Psenak. Également au programme: une table ronde sur les nouveaux enjeux de la création théâtrale en région avec René Cormier et Marc Haentjens.

Animation: Mario Girard  
Réalisation: Claire Couture

**MARDI À JEUDI**  
**13h30**

Le talent s'exprime au 30<sup>e</sup> Concours national des jeunes interprètes

De mardi à jeudi, à 13 h 30, l'émission **CONCERTS D'ÉTÉ** présente les meilleurs moments des demi-finales de ce concours prestigieux dont l'édition 1999 est consacrée au piano et au chant. Jeudi

soir à 19 h 30, ce sont les finales de chaque catégorie qui seront diffusées à l'émission **RADIO-CONCERTS**. Des prix totalisant plus de 60 000 \$ sont offerts cette année aux lauréats.

Animation: Mario Paquet  
Réalisation: Rosemarie Bastarache

**MERCREDI**  
**20h**

**RADIO-CONCERTS** vous transporte au **Festival de musiques au présent**

Les chefs Walter Boudreau et Denys Bouliane dirigent simultanément l'Orchestre symphonique de Québec pour présenter *Les Espaces élatés*, un concert spectaculaire utilisant tout l'espace de la salle du Palais Montcalm à Québec. En vedette: Evelin Auger au trombone.

Au programme, des œuvres de Xiaogang Ye, Gerald Barry, Denys Bouliane, Charles-Edward Ives, Denis Dion et Linda Bouchard.

Animation: Catherine Perrin  
Réalisation: Chantal Belisle et Dominique Soutif

95,3 FM  
Lamèque

98,3 FM  
Moncton

101,9 FM  
Allardville

101,5 FM  
Rimouski

100,9 FM  
Chicoutimi

95,3 FM  
Québec

90,7 FM  
Estrie

104,3 FM  
Mauricie-  
Centre du Québec

100,7 FM  
Montréal

102,5 FM  
Ottawa-Hull

90,3 FM  
Toronto